



**HAL**  
open science

## Hors-sujet : la distraction en milieux numériques

Edwige Pouhier

► **To cite this version:**

Edwige Pouhier. Hors-sujet : la distraction en milieux numériques. Art et histoire de l'art. 2018. dumas-01876691

**HAL Id: dumas-01876691**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01876691>**

Submitted on 18 Sep 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HORS

–

SUJET

La distraction  
en milieu  
numériques

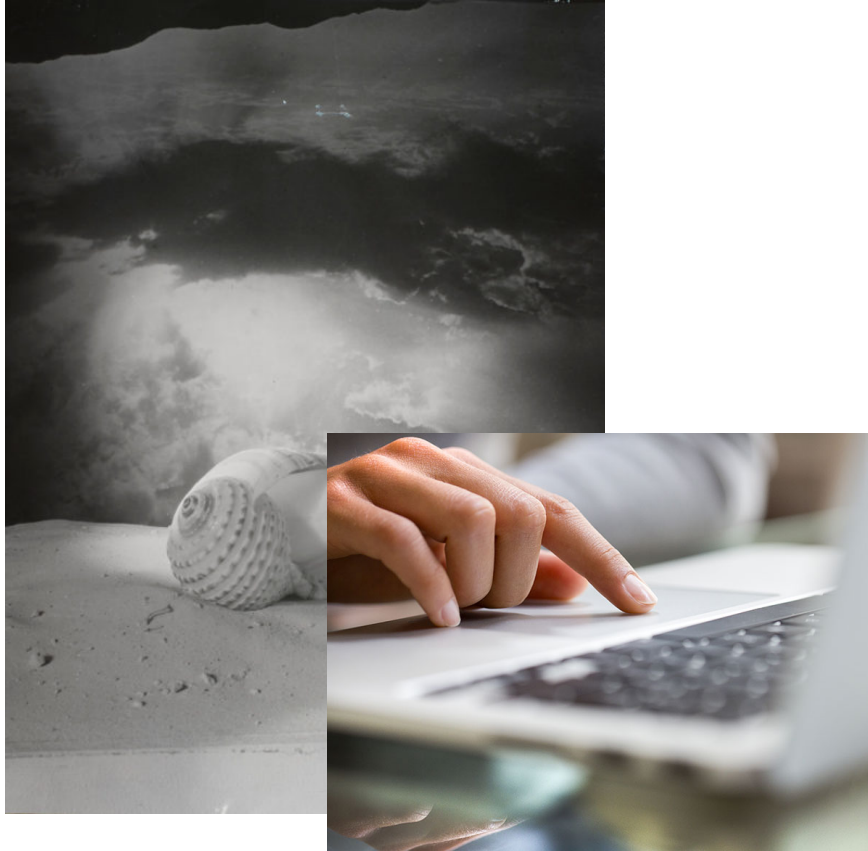
Edwige Pouchier

Master 2 Design, Arts, Médias [2018](#)

dirigé par

Pierre-Damien Huyghe,  
Françoise Parfait  
et Annie Gentès

Université Paris 1  
Panthéon-Sorbonne  
École des Arts de  
la Sorbonne

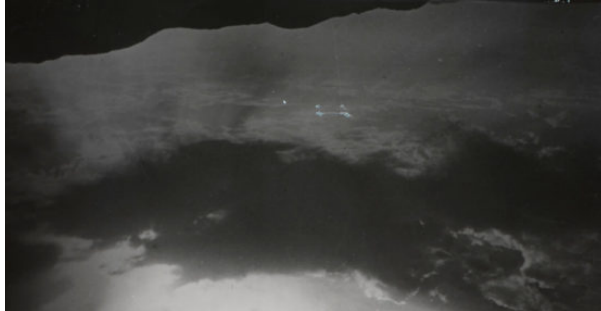


1  
2

Edwige Pouhier

Master 2 Design, Arts, Médias [2018](#)

dirigé par  
Pierre-Damien Huyghe, Université Paris 1  
Françoise Parfait Panthéon-Sorbonne  
et Annie Gentès École des Arts de  
la Sorbonne



1. Dora Maar,  
*Sans Titre* [Main-  
coquillage], 1934.



2. Image  
Shutterstock.com

En marge du  
master, un lundi  
soir au Lavoir  
Moderne Parisien  
(avec Aurélie Bui).

## Remerciements Mai 2018

Merci aux danseurs de *L'Air ivre*,  
à mes amies Élise et Pauline,  
aux enfants de la bibliothèque Faidherbe, –  
à leurs précieux bibliothécaires, distayants et  
à Sandro, et enfin à mes professeurs inspirants.

– SOMMAIRE

Introduction	11
<b>Naviguer à vue...</b>	11
<b>En milieux numériques</b>	11
1. De la capture de l'attention au ravissement par la distraction ?	13
1.1. Permis de (se laisser) distraire : la liberté de choisir ses aliénations	13
<b>Sur la grève comme distraction</b>	13
<b>Hypoliens et plaisir du texte</b>	16
<b>Design : tous dans la même galère</b>	18
1.2. Viralité numérique, pharmacologie et autres techniques de distraction	21
<b>Liberté virale et pharmacologie</b>	21
<b>Digression : le chant des sirènes</b>	23
<b>Écoute et attention flottantes</b>	26
1.3. Design (de la distraction) ou distraction de la technique	28
<b>La technique faute d'inattention</b>	28
<b>Retrait et poésie de la technique</b>	30
<b>Digression : <i>L'homme et la mer</i></b>	34
<b>L'appel du large, par la marge...</b>	37
2. Paysages médiatiques et marginaux : où détourner le regard ?	41
2.1. Reconnaissance du spectateur et réception par la distraction	41
<b>Divertissement, détours et retours</b>	41
<b>Internet sans Dieu ni St-Michel</b>	43

<b>Savoir-voir : activer sa passivité</b>	46
<b>Ancrage réel et surréalisme</b>	49
<b>Digression : <i>Nadja</i> à la main</b>	52
2.2. Par la bande : prolétarianisation de l'attention, activisme attentionnel et vœu de discrétion	55
<b>Débordements en marges</b>	55
<b>Hors-sujet : le mollusque marin</b>	59
<b>Web et vie en communauté(s)</b>	60
<b>Plateformes et utopies pirates</b>	64
3. Faire d'une navigation web une expérience esthétique	69
<b>Vers un horizon herméneutique</b>	69
<b>Le regard de l'escargot sur le cadre</b>	72
Conclusion	75
<b>Ouverture</b>	75
Bibliographie	77
Annexe : entretien	79

## – INTRODUCTION

Prenez le plus distrait des hommes, absorbé dans la plus profonde des rêveries, dressez-le sur ses jambes, incitez-le à poser un pied devant l'autre et il vous conduira infailliblement vers l'eau.<sup>1</sup>

### **Naviguer à vue...**

Introduire, c'est définir les termes. Et définir, c'est (dé)limiter. Certes, nous allons délimiter ce cadre duquel nous pourrions déborder mais évitons, dès à présent, l'écueil du tout prendre au pied de la lettre.

« Distraction » serait en effet de ces mots *déformés* par leur usage courant – le plus vivifiant pour nous. Il désigne tout à la fois la rêverie, la pensée savante coupée des réalités (on pense à Thalès qui alors qu'il observait les astres tomba dans un puits<sup>2</sup>) ou encore le divertissement, comme « fuite en avant »... Il serait également le mal d'un nouveau siècle et d'une génération, la nôtre, dont les membres, dispersés, seraient incapables de se concentrer plus de quelques secondes. Relevons le défi et surtout admettons la possibilité d'une réception du langage par l'usage... et la distraction. Lire ou *legere*, qui signifie proprement recueillir – et non se recueillir (religieusement) –, consistera pour nous à [cueillir](#) mais aussi à nous laisser cueillir par ces multiples sens et contre-sens. À relever les paradoxes et les ambiguïtés de la distraction pour, chemin faisant, la qualifier. Lire et (dé)lier.

### **En milieux numériques**

On peut ainsi lire ici et là que le numérique (souvent réduit aux GAFAM) « s'est immiscé dans nos modes de vies », ce qui est un premier contre-sens sur le plan historique. Ce sont bien au

1. Herman Melville, *Moby Dick* [1851], Paris, GF Flammarion, 2012, p. 47.

2. Dans la « digression » du *Théétète* de Platon (172c - 177b).

3. Dans la  
*Déclaration  
d'indépendance  
du Cyberspace*,  
traduite par Hache,  
[http://editions-  
hache.com/essais/  
barlow/barlow2.  
html/](http://editions-hache.com/essais/barlow/barlow2.html/)

contraire, pour ce qui nous intéresse, nos vieux modes de production et de diffusion qui ont couru derrière et finalement colonisé le *Cyberspace* dont John Perry Barlow déclarait l'indépendance en février 1996<sup>3</sup>. Un espace utopique où auraient un temps cohabité librement « tous les sentiments et expressions d'humanité, dégradants ou angéliques » puisqu'il l'affirmait alors : « Nous ne pouvons pas séparer l'air qui étouffe de l'air d'où battent les ailes ». Or aujourd'hui, sauf pour une minorité d'initiés (les hackers et autres personnes et institutions des mieux renseignées), notre air numérique le plus commun est de moins en moins respirable. Et le « virus de la liberté », en particulier celui de la distraction comme essence de la navigation web, se retrouve confiné dans une marge de plus en plus restreinte...

Quelle place peut alors prendre le design dans cet espace médiatique en grande partie occupé par les ingénieurs et autres stratèges en marketing ? Peut-on imaginer un design (de la distraction) qui permette d'échapper à ces restrictions attentionnelles ? Enfin, comment et à quelles fins valoriser la distraction « permise » en milieux numériques – la distraction tolérée ou encouragée à tort pour certains et, avant tout, la distraction *rendue possible(s)* par le numérique lui-même ?

Nous essaierons de répondre à ces questions suivant trois grands « repères » (ou *amers*) : la technique, l'usage et la forme. Sans nous interdire de digresser. Le cap principal nous est donné par la lecture de *Pour une écologie de l'attention* d'Yves Citton, publié en 2014 aux éditions du Seuil.



## I. DE LA CAPTURE DE L'ATTENTION AU RAVISSEMENT PAR LA DISTRACTION ?

1. Permis de (se laisser) distraire : la liberté de choisir ses aliénations

### **Sur la grève comme distraction**

Ce mémoire, comme n'importe quel autre texte, s'inscrit et s'écrit dans un contexte particulier. Pour ce qui nous concerne : la France, Paris au second semestre de l'année 2017-2018, la grève des transports et le blocage des universités... Mais cette « actualité » nous concerne-t-elle *directement* ? Avons-nous encore suffisamment de temps et d'attention à lui accorder, nous étudiants de master 2 qui avons encore tant de pages à rédiger ? « Ce n'est vraiment pas le moment ! » À moins justement qu'elle ne nous concerne tous durablement, quels que soient notre opinion et notre mode d'engagement – qui ira d'un suivi distant aussi attentif que silencieux à des actions plus directes et manifestes. On devinera un certain penchant pour le premier dans les pages à venir. Encore que...

Admettons alors qu'il y a dans ces formes de distraction – à un quotidien bien aiguillé ou à un dur labeur – quelque chose de plus universel qui déborde des plannings et de l'agenda médiatique qui rythment nos journées. Une essence de la grève, et par là même de la distraction, qu'il s'agira de garder à l'esprit au-delà des projets contestés aujourd'hui. Même si la loi ORE (Orientation et Réussite...) pourrait nous permettre d'aborder des questions liées au sujet qui nous occupe. À titre d'exemple : la « sélection » telle qu'elle s'opère dans une école comme 42, sur fond de *Piscine*<sup>1</sup>, n'est-elle qu'un moyen pour embaucher les futurs développeurs les plus compétitifs, y compris d'esprit, ou une fin en soi ? La programmation, avant même la *couveuse*<sup>2</sup>, d'un idéal de l'efficacité et de la productivité dont on peut supposer

1. Son épreuve d'admission.
2. d'entreprise

qu'il détermine déjà les façons de penser et de produire nos objets numériques courants.<sup>3</sup>

3. Ces questions et autres suppositions font l'objet d'un entretien contradictoire, p. 79.

Revendications de fond mises à part donc, l'intérêt de la grève (collective à défaut d'être générale) est précisément d'être *un temps* plus ou moins festif *volé* au Capital. À la production capitaliste. Supposons alors que l'essence de la distraction, sous toutes ses formes, soit d'être *un temps ravi*, au point de ne plus être une réaction (politique) ni un loisir (économique) et de *nous* ravir. Nous faire chavirer, comme la main-coquillage de Dora Maar qui, bien qu'elle ait appartenu à un mannequin en plastique, s'enfonce voluptueusement dans le sable<sup>4</sup>. Dès lors, on soutient l'idée que nos « outils de capture de l'attention » sont aussi potentiellement, et non de fait, des outils de *ravissement par la distraction*.

4. Visible en couverture ou sur <https://aware.womenartists.com/artiste/dora-maar/>

La publication Facebook de France Culture reproduite ci-après, après avoir inondé nos réseaux sociaux pendant des mois, affirme qu'« on ne tombe pas amoureux au gré des rencontres, mais parce qu'on a été l'objet d'une capture délibérée »<sup>5</sup>. Ne cliquons pas mais lisons distraitemment qu'« *on n'est pas ravi par la distraction] au gré des [liens], mais parce qu'on a été [le sujet] d'une capture délibérée* ». Enfin, avant d'en dire davantage à ce propos, apprécions (réellement) les commentaires « les plus pertinents » déposés sous ce post. Si nous considérons que la pertinence de ce genre de dispositif est une « pertinence automatisée », il est difficile de ne pas sourire devant cette fois l'*impertinence* du second commentaire, hors-sujet :

5. L'accroche renvoie à une conférence du psychologue Tobie Nathan.

Antoine D Mouetto<sup>6</sup> : Comme disait Al Capone : « On peut obtenir beaucoup plus avec une mot gentil et un revolver, qu'avec un mot gentil tout seul » [...]

6. Après d'intenses recherches : ce nom n'a rien à voir avec l'oiseau...



Capture d'écran d'une publication Facebook du 19/04/2018.



Capture réalisée sur la même publication, quelques semaines plus tôt, à un moment dont seul Facebook se souvient...

Mais revenons à nos outils de capture de l'attention et surtout de la distraction, comme forme particulière de la première. Observons ce qu'ils recouvrent et ce que nous pourrions nous obtenir malgré une menace autrement armée, le recul des libertés individuelles et la diminution de l'espace numérique vital pour *nous évader*... En espérant effectivement trouver « sous les pavés, la plage »<sup>7</sup>.

7. Suivant le fameux aphorisme de Mai 68.

### **Hypoliens et plaisir du texte**

Nous appelons ici « outils de capture de l'attention » les applications informatiques permettant d'obtenir sur Internet des informations, via un ordinateur, une tablette ou un smartphone. Ces derniers seront quant à eux considérés comme des super-outils centralisant tous les autres, qui nous intéressent davantage. Aucune injonction donc à « lever le nez de son écran » mais une invitation – osons l'écrire – au plaisir. Au *Plaisir du texte*<sup>8</sup> (ou des textes comme énoncés de diverses natures) incarné par ces quelques lignes de Barthes dans l'essai du même nom :

8. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

Être avec qui on aime et penser à autre chose : c'est ainsi que j'ai les meilleures pensées, que j'invente le mieux ce qui est nécessaire à mon travail. De même pour le texte : il produit en moi le meilleur plaisir s'il parvient à se faire écouter indirectement ; si, le lisant, je suis entraîné à souvent lever la tête, à entendre autre chose. Je ne suis pas nécessairement *captivé* par le texte de plaisir ; ce peut être un acte léger, complexe, ténu, presque étourdi : mouvement brusque de la tête, tel celui d'un oiseau qui n'entend rien de ce que nous écoutons, qui écoute ce que nous n'entendons pas.<sup>9</sup>

9. *Ibid*, p. 36.

Il y aurait beaucoup à écrire sur ce passage, que nous emprunterons par ailleurs plusieurs fois. Pour la première, nous lirons que l'on ne peut pas prendre un réel plaisir à lire et encore moins être ravi si l'on est constamment *captivé* ou retenu *captif*, sous la contrainte de liens trop étroits. Et c'est bien de ces liens dont il sera question. Des *liens hypertexte* ou *hyperliens* – qui rendent « actifs » les outils ou applications dont nous parlons – et de ceux qui leur sont opposés : les liens dits *brisés*, *cassés* ou *morts*. Ceux que nous choisirons d'appeler « hypoliens » ou « liens faibles », « passifs » parce qu'ils ne mènent immédiatement à rien, sinon à une chose que l'on souhaite ravissante pour les liens que nous aimerions mettre en œuvre. Mettre *en œuvre(s)*, autant que faire se peut, et non « inventer » puisqu'un hypolien reste ce qui permet le passage, en un clic ou une pression du doigt, entre deux documents, mondes ou œuvres justement. À l'image de celle qui nous vient en tête d'une autre piscine : le *Portrait of an artist* de David Hockney<sup>10</sup>.



10. David Hockney, *Portrait of an artist (Pool with two figures)*, 1972.

Hockney s’y reprend à plusieurs fois pour peindre ce portrait d’un artiste qui préfère une vie pour l’art (dans le monochrome bleu) à la jouissance de la vie, réservée à l’esthète au bord de la piscine. C’est pourtant cette seconde figure qui nous intéresse et sa capacité à *se plonger* dans l’œuvre sans que ses yeux ne soient définitivement rivés à sa surface. Rien ne nous indique en effet que ce personnage de publicité ne jette pas de temps à autre un œil distrait au paysage plus vert, *ailleurs*. Rien non plus sur ce qui l’empêcherait de se mouvoir sur ce bord, le longer, glisser, se jeter à l’eau parce que ce lien, ce tiret vers « autre chose » n’est pas la planche supplicante d’un pirate pervers. Il est libre de ses gestes et peut rester sur sa position si c’est ce qu’il désire. Son plaisir (esthétique) ne relève pas d’une satisfaction compulsive ; le paysage, la piscine et le nageur mènent des existences indépendantes à la sienne. Et c’est précisément parce qu’ils sont « plaisants », et non « complaisants », qu’il peut se passer d’eux.

Comment alors nous défaire de ces liens originels ? Comment véritablement *nous abandonner* si c’est aux mains de « machines zombies »<sup>11</sup> dont on sait désormais qu’elles sont contrôlées à notre insu et influencent nos comportements ? Enfin, cette distraction numérique vaut-elle vraiment la peine de nous exposer à la manipulation de nos corps (de consommateurs) et de nos esprits ?

11. L’expression désigne habituellement les ordinateurs contrôlés à distance par des cybercriminels.

### **Design : tous dans la même galère**

Nombre de personnalités et intellectuels médiatiques (gratifiés à hauteur de l’attention que nous leur prêtons) nous enjoignent à ne plus utiliser ces applications, à fermer nos « comptes ». Alors oui, mais non. Il est effectivement temps de réclamer des comptes à ces grands groupes adeptes de la devise Surveillance, Contrôle, Profit et notamment aux exilés fiscaux *de tous bords*.

Ces entreprises numériques n'ayant pas le monopole de ce genre de bassesse... Mais non, ce n'est pas aux internautes de porter l'entière responsabilité d'un système économique et politique dont on leur explique gentiment qu'ils seraient les victimes consentantes. Ou comment mépriser la « foule stupide »<sup>12</sup> de ceux qui consomment massivement cette « nourriture [de l'esprit] de mauvaise qualité ». Ceux qui ne peuvent pas placer cet *art de s'informer et de se distraire* – que nous continuerons à soutenir – au centre de leur vie. Nous ne vivons pas tous dans une villa avec piscine ou vue sur un paysage californien mais un design responsable se doit lui d'être attentif à tous, avec la même exigence quant aux fins.

De la même manière, de l'autre côté du spectre, nous ne sommes pas tous anarchistes. Ce qui ne nous empêchera pas de lire un écrivain comme Hakim Bey, le père des hackers et autres « pirates » du Web. Nous aborderons plus en détails son travail dans la seconde partie du mémoire mais discutons ici un extrait de l'un de ses articles en accès libre<sup>13</sup> :

Devrons-nous attendre que le monde entier soit libéré du joug politique, pour qu'un seul d'entre nous puisse revendiquer de connaître la liberté ? [...] Dire : « Je ne serai pas libre tant que tous les humains (ou toutes les créatures sensibles) ne seront pas libres » revient à nous terrer dans une espèce de nirvana-stupeur, à abdiquer notre humanité, à nous définir comme des perdants.

Certes, la quête de liberté – ici d'une liberté absolue – se mène en solitaire, ou parmi un équipage relativement restreint. On ne peut aspirer collectivement qu'à *plus de liberté*. Côté design, nous nous contenterons très largement d'une (un peu) plus grande

12. Certaines formules de cet *emportement* nous viennent d'une vidéo d'Usul pour Mediapart, « Ouvrez les guillemets » #18 : *Tout ça pour du Nutella*, mise en ligne le 05/02/2018.

13. Hakim Bey, « TAZ. Zone autonome temporaire » [1991], visible sur <http://libertaire.free.fr/TAZHakimBey.html>

liberté de nous distraire. Laquelle liberté porte évidemment en elle tous nos autres rêves et espoirs. S'agissant par exemple des *nôtres*, de ceux qui apparaissent entre deux sommeils : « Et si ce ravissement par la distraction, comme *art*, était ce qui nous permettait de nous distraire de toute capture de l'attention, de toute emprise ? S'il était – comme le suggère le nom de l'éditeur inscrit sur ce livre à côté de moi – de ces *liens qui libèrent* ? »

14.-16. Hakim  
Bey, *op. cit.*

Contrairement peut-être à la littérature, à cette littérature anarchiste, le design qui nous intéresse *s'attache* à porter une attention égale à tous les individus du collectif, des bons élèves des premiers rangs à ceux assis au fond de la classe. Et ce qu'elle que soit la classe, puisque les « perdants »<sup>14</sup>, les rampants terrés et autres cancre de la liberté méritent la même considération que les valeureux pirates de Bey. Dans ce cas, c'est peut-être au design de faire le lien entre ces radicalités, d'être le passeur d'un milieu (théorique, pratique et vécu) à un autre. Mieux, il, elle est peut-être celle qui s'efforcera de donner une forme, si possible expansive, à ce lien ou à cette *bande passante* entre des médias numériques grand public et cet « autre chose »<sup>15</sup> auquel chacun serait libre de penser. Celui ou celle qui tâchera de donner forme(s) à des *marges de pensée* qui ne soient pas cette espèce de « nirvana-stupeur »<sup>16</sup> ou lieu d'extinction des passions.

15. D'après  
Barthes ou Hugo  
(« Je suis un  
homme qui pense à  
autre chose »).

Un design de la distraction aurait alors pour objets ces bords de temps et d'argents perdus, ces liens qui ne mènent a priori à rien. Ou plus généralement ces « aliénations » qu'Yves Citton nous encourage à choisir puisque l'attention, donc la distraction, est faite pour « s'aliéner » :

Faire attention à quelque chose entraîne à sortir de soi-même pour s'absorber dans la chose en question. [...] L'aliénation ne saurait donc être mauvaise en soi : elle manifeste la



condition relationnelle de l'être attentif, appelé par ce vers quoi il tend (*ad-tendere*) à devenir autre qu'il n'est. [...] La visée de l'attention individuante n'est donc pas d'échapper à l'aliénation, mais de choisir judicieusement ses aliénations : *quelles formes d'aliénation nous enrichissent ?*<sup>17</sup>

17. Yves Citton,  
*Pour une écologie  
de l'attention*,  
Paris, Éditions du  
Seuil, 2014,  
p. 257.

L'être attentif, d'abord distrait à lui-même, est lui aussi hors sujet... Mais enfin, si nous reformulons la dernière question : *quelles formes numériques d'aliénation nous ravissent ?* Puisque ce ravissement « pour la beauté de l'art », « gratuit » (bien que Citton ne parle pas d'enrichissement pécuniaire) est effectivement la fin vers laquelle nous tendons. Si débordement il y a, ce ne sera pas le fait d'une volonté d'apprentissage, ni d'un travail (« Je suis débordé ») ou de sollicitations communicationnelles. Alors viennent les questions de la viralité sur Internet et du rapport de la technique à la distraction, et inversement.

2. Viralité numérique, pharmacologie et autres techniques de distraction

### **Liberté virale et pharmacologie**

Si l'être attentif est « appelé par ce vers quoi il tend (*ad-tendere*) »<sup>18</sup>, le distrait lui est en particulier attiré ou « tiré d'un côté et de l'autre » (*dis-trahere*) par ce qui le séduit. Ce qui lui plaît véritablement, nous l'avons vu, ou ce qui le trompe – dans les deux cas : ce qui le « détourne du *droit chemin* ». Nous reviendrons sur ce chemin moral et éthique mais pour commencer méfions-nous de l'expression « virus de la liberté » que nous avons empruntée à John P. Barlow dans notre introduction. Pour

18. *Ibid.*

sa défense et surtout la nôtre, l'idée peut paraître séduisante... et se retourner contre celui ou celle qui cède au fameux « chant des sirènes ». Que serait en effet une « liberté virale », une liberté qui s'échappe à elle-même ou à ses propres utilisateurs ? La liberté (de se distraire) peut-elle relever d'un régime dit viral, qui est aussi celui du marketing numérique que nous critiquons ? Pour Barlow, cette « viralité » est probablement la propagation et la contagion rêvées de certaines idées et valeurs, et non de la liberté elle-même. Nous ne pouvons pas être atteints ou touchés par la liberté comme on le serait par la grâce... Et c'est sans doute mieux ainsi ; nous sommes au moins libres de le devenir.

Ceci dit, cette Déclaration, écrite en -2 av. Google, s'adressait exclusivement aux gouvernements qui commençaient à vouloir imposer leurs propres règles au cyberspace. Les internautes n'avaient pas de « comptes » mais des « pages » et les *pop-up* publicitaires n'avaient pas encore droit de cité. Si bien que la même métaphore de la « viralité » est aujourd'hui utilisée pour désigner la diffusion d'offres promotionnelles à grande échelle (sur le principe de la « recommandation ») ou leur succès *phénoménal* – ce qui n'est pas tout à fait notre souhait. Pourtant, cette ambiguïté entre la viralité d'un « poison » et celle de son « remède » devrait nous permettre d'avancer sur la voie d'une « pharmacologie de la distraction ».

Considérons en effet la distraction numérique comme un *pharmakon* platonicien, comme ce qui est à la fois le « poison »<sup>19</sup> de la capture de notre attention par le marketing numérique et son propre « remède »<sup>20</sup> : un ravissement par la distraction. Nous ferons ici l'impasse sur les développements complexes de Derrida et Stiegler pour nous concentrer sur cette tension dialectique et « biologique » : le poison peut devenir remède, et inversement. Tout serait alors question de dosage ou justement de

19.-20. Termes repris dans le Vocabulaire d'Ars Industrialis (rédigé en 2013 par Victor Petit).

« concentration » des différents composants de cette distraction : de la surveillance opérée par les « Géants du Web » à un « plaisir du texte [numérique] », en passant pourquoi pas par ces fenêtres *pop-up* « surgissantes ».

Deux premières hypothèses se présentent alors à nous, puisque deux héros sont parvenus à résister, voire pour le premier à triompher des sirènes des *Argonautiques*<sup>21</sup> et de l'*Odyssée*<sup>22</sup> : Orphée et Ulysse.

### **Digression : le chant des sirènes**

Dans la mythologie grecque, les sirènes sont des chimères mi-femmes mi-oiseaux qui séduisent les marins en les attirant avec des chants inspirés de l'Hadès, de l'au-delà. Ainsi détournés de leur route, les pauvres hommes distraits et désorientés font échouer leurs navires sur des récifs et finissent eux-mêmes par se faire dévorer. Ils « cèdent au chant des sirènes » et se retrouvent victimes d'une *capture*, non d'un *ravissement*. Leur enchantement est irrésistible et mortel mais Ulysse, qui aura finalement raison d'elles, fait le choix de s'exposer au risque d'être *emporté*. En bon capitaine, il demande à ses subalternes de l'attacher au bateau qu'ils mèneront à bon port, eux-mêmes contraints de suivre les recommandations de Circé (la moralisatrice médiatique de l'histoire) et de se boucher les oreilles avec de la cire chaude. Malgré la tentation, Ulysse reste donc solidement attaché à son mât. Ses liens lui permettent de se libérer de cette emprise et, à la manière des oiseaux de Barthes, d'écouter de ce que les autres n'entendent pas... Mais le héros qui a véritablement et le premier triomphé des sirènes (ses demi-sœurs puisqu'elles sont aussi les filles de la Muse Calliope) est le poète et musicien Orphée. À une exception près, tous les marins qu'il accompagnait sur l'*Argo*

21. d'Apollonios de Rhodes (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)

22. d'Homère (fin du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)

23. qui donne le *rythme* plus que la *cadence* pour ramer...

comme « maître de nage »<sup>23</sup> ont en effet préféré la beauté de son chant à celui des sirènes.

La morale après révision de cette histoire : Ulysse peut éprouver le plaisir du chant et résister aux sirènes de la séduction mortelle grâce aux *liens* qu'il a choisis. Il peut véritablement se laisser distraire, être attiré d'un côté et tiré ou retenu de l'autre (*dis-trahere*) grâce à eux, le temps d'une traversée. Orphée lui parvient à distraire ses « alliés » des sirènes grâce à la beauté et à la *puissance* plus *évocatrice* encore de son chant. Dans cette version, le poète ravisseur l'emporte sur les captureuses charognardes. Notons au passage, pour revenir à la réalité, qu'une même technique (ici celle du chant) est utilisée contre les premières créatures à y avoir eu recours comme arme.

On pense alors – retour définitif et brutal à une réalité qui l'est plus encore – à Ahed Tamimi, l'héroïne-symbole médiatique de la cause palestinienne et d'une « *intifada 2.0* non-violente ». Cette jeune fille aux airs de sirène (ses longs cheveux bouclés ayant visiblement contribué à la naissance de son mythe) utilise en effet une forme de surveillance numérique, puisque toutes ses actions sont filmées et diffusées en ligne, contre la même surveillance mais cette fois opérée par l'armée israélienne. Quand les soldats font « acte de présence »<sup>24</sup> et *traquent* chez elle la population palestinienne pour qu'elle abandonne la lutte, la jeune activiste leur prouve de façon tout aussi intempestive qu'elle n'est pas intimidée. De nouveau, l'arme des premiers à en faire usage est retournée contre eux. Seulement, dans ce cas de la surveillance, c'est *poison* contre *poison*.

24. Cf. la vidéo de L'Effet Papillon (CANAL+), « Palestine : la peste blonde », mise en ligne le 7 mars 2018.



Ahed Tamimi,  
alors âgée de  
11 ans, filmée par  
ses proches à Nabi  
Saleh (août 2012).

La « guerre des images » et l'instrumentalisation des enfants ne sont pas nouvelles mais cet exemple tiré de l'actualité va nous amener à nous interroger sur le design comme une façon d'échapper – ou de se distraire – à certaines « stratégies d'attaque » comme la surveillance numérique. Ou si l'on est plus précis : à nous interroger sur le design comme une façon de se rapporter à la distraction comme une technique, elle-même en mesure de nous distraire du contrôle des GAFAM.

Poursuivons donc en envisageant la distraction comme une technique, un procédé ou un « art » qui ne soit pas nécessairement martial. Nous avons déjà fait état d'un certain rapport d'une distraction libre au temps et au plaisir ; se distraire véritablement serait avant tout *se laisser distraire*. Quelles seraient alors les autres « composantes » ou spécificités d'un tel procédé ? Cette fois avec Orphée, la tentation est grande de faire un détour du côté de la psychanalyse...

## Écoute et attention flottantes

À mesure que l'on avance dans cette réflexion, l'expression « ravissement par la distraction » devient un pléonasme. Et si nous avons qualifié le « ravissement » – comme un état d'âme dont on comprend qu'il n'a pas grand chose à voir avec l'*Enlèvement de l'Église*<sup>25</sup> –, le moment semble venu de dire ce qui (nous) *plaît* dans la distraction. Elle est certes un temps ravi à la pensée productiviste, nous y reviendrons, mais quels sont les mécanismes ou les ressorts pour qu'adviennent de tels « moments de flottement » ?

25. Le Ravi est transporté, de joie ou au ciel...

Orphée, que nous avons invoqué il y a quelques lignes en tant qu'allégorie de la musique et de la poésie, nous a offert un nouvel élément de réponse : la distraction est *évocatrice*. Elle « appelle » ou « attire » à elle (*evocare*) par la voix (*vox*), les mots ou justement les « images évocatrices » que le cinéma (le montage de manière générale) et la psychanalyse savent aussi faire émerger. Yves Citton parle de ce « paradoxe de l'attention flottante » d'après la psychanalyse freudienne, qui « suggère que *c'est en ne prêtant pas attention à ce qu'essaie de nous dire quelqu'un qu'on comprendra mieux le sens de son message* »<sup>26</sup>. C'est le principe bien connu de « l'association libre » ou *des associations libres* du patient et du psychanalyste, qui sera l'équivalent de notre « récepteur » ou « spectateur » distrait. Citton nous explique alors que Freud<sup>27</sup> lui-même propose une double justification pour ce recours du thérapeute à la distraction : « on économise ainsi un effort d'attention qu'on ne saurait maintenir quotidiennement des heures durant et l'on échappe aussi au danger inséparable de toute attention voulue, celui de choisir parmi les matériaux fournis ». Le psychanalyste et l'internaute distraits échapperaient ainsi à ce que l'on appelle communément la « surcharge informationnelle » et

26. Yves Citton, *op. cit.*, p. 168.

27. Dans « Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique » (1912).

au *droit chemin* de leurs propres certitudes et schémas de pensée. Dans le même passage de son livre, l'auteur évoque donc enfin la perspective d'une « distraction émancipatrice » :

Ce défaut de ressources est toutefois transmuté en un atout (*less is more*), faisant miroiter la perspective d'une DISTRACTION ÉMANCIPATRICE : faute de pouvoir être assez attentifs, soyons attentifs différemment – *et tirons de notre distraction l'occasion d'un détachement qui, en nous libérant de nos œillères volontaristes, nous permettra de ré-envisager les problèmes d'une façon inédite* »<sup>28</sup>

28. Yves Citton, *op. cit.*, p. 170.

La distraction est émancipatrice et l'on pourrait dire *féconde* ou *heuristique* lorsqu'elle s'exerce dans les conditions d'une aliénation choisie, comme le « cadre asymétrique »<sup>29</sup> d'une cure. Cette écoute distraite est une méthode et non un « système » rigide auquel se conformerait le thérapeute. À l'inverse, nous pouvons dire que la relation qui *lie* fortement (ou *hyperlie*) les internautes aux « matériaux fournis »<sup>30</sup> par les moteurs de recherche et les sites qui en dépendent est *systématique*.

29. *Ibid.*

30. Freud, *loc. cit.*

Nous savons désormais que la relation à ces médias « complaisants » (avec les pouvoirs politique et d'achat) nous conforte dans nos opinions et nos habitudes. Le journaliste américain Nicholas Carr, auteur du livre *Internet rend-il bête ? Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*<sup>31</sup>, parle même pour le cas Google de « taylorisation de la pensée ». Nous développerons cet élément de son analyse, « lucide » mais « à la tonalité apocalyptique »<sup>32</sup> selon Yves Citton, et reviendrons à cette occasion sur les rapports de ces deux auteurs à la technique. Mieux : nous interrogerons le rapport de la distraction à la technique – ou la distraction comme façon de se rapporter à la

31. [...], Paris, Laffont, 2011.

32. Yves Citton, *op. cit.*, p. 208.

33. Par Pierre-Damien Huyghe, au cours du séminaire « Théorie des techniques et du design » (septembre 2017).

34. Yves Citton, *loc. cit.*

technique. Pour reprendre la formulation d'une *question* énoncée au premier semestre de cette année universitaire<sup>33</sup> : la distraction comme technique, ou plus généralement comme façon de se rapporter à certaines techniques (les liens hypertextes) est-elle en mesure de faire échapper ces techniques (de capture et de dispersion) à une évolution implacable et « apocalyptique »<sup>34</sup> ? Auquel cas nous pourrions effectivement appeler cette façon de faire « Design de la distraction ».

3. Design (de la distraction) ou distraction de la technique

### **La technique fautive d'inattention**

*Ce design de la distraction numérique* n'aurait évidemment pas vocation à mettre en forme la distraction elle-même mais à l'envisager comme l'art ou les *règles de l'art* en mesure de faire échapper ces techniques aliénantes (les liens hypertexte) à une forme de « taylorisation de la pensée ».

35. Nicholas Carr, *op. cit.*, p. 213.

Revenons donc sur cette prophétie de Nicholas Carr : « Ce qu'a fait Taylor pour le travail de la main, Google le fait pour le travail de l'esprit »<sup>35</sup>. Au-delà de la vertu que chacun des deux confère à son œuvre, les points ou « poisons » communs au taylorisme et à Google sont effectivement troublants. Les explications de Neil Postman sur le système de gestion scientifique de Frederick Taylor, ici reprises par Carr, nous en donnent les principaux :

Le taylorisme [...] est fondé sur six présupposés : « que le premier but, sinon le seul, du travail humain et de la pensée



humaine est l'efficacité ; que le calcul technique est à tous égards supérieur au jugement humain ; qu'en fait, on ne peut se fier au jugement humain car il est entaché de laxisme, d'ambiguïté et d'une complexité inutile ; que la subjectivité est un obstacle à la clarté de la pensée ; que ce qui ne peut se mesurer ou bien n'existe pas, ou n'a aucune valeur ; et que les experts sont les mieux placés pour diriger et gérer les affaires des citoyens ».<sup>36</sup>

D'après Carr, les algorithmes de Google sont l'équivalent contemporain de ces « experts » ou de ce que Taylor appelait plus généralement « *the one best way* ». La « seule meilleure façon » de produire mais aussi de penser, de se déplacer ou encore de se rencontrer. On pense ici à la *pertinence* automatisée des moteurs de recherche, aux sites d'information et aux diverses applications GPS ou de rencontres. S'il ne disposait pas de ces outils, Taylor avait déjà bel et bien rêvé et théorisé une utopie de l'efficacité parfaite qui s'appliquerait à toute la société. Mais si l'on s'en tient ici au « travail de la main » et/ou de l'esprit (une certaine mauvaise foi nous empêche de toute façon d'apprécier la formule), il a depuis longtemps été établi que la forme d'attention requise par le travail « à la chaîne » est asservissante. Citton reprend à ce sujet l'analyse de Simone Weil sur la condition ouvrière soumise à la chaîne de montage<sup>37</sup> :

« Au soldat chargé de monter la garde, à l'ouvrier du taylorisme, on impose le paradoxe d'une attention sollicitée et maintenue en éveil sans être vivifiée » : il y a souffrance et asservissement parce que l'agent « ne peut pas se contenter d'accomplir des gestes de manière automatique et inconsciente, mais qu'il doit au contraire y mettre toute son attention ».

36. Nicholas Carr, *loc. cit.*, d'après Neil Postman, *Technopoly : The Surrender of Culture to Technology*, New York, Vintage, 1993, p. 51.

37. Citée par Yves Citton, *op. cit.*, p. 257.

Toutes proportions gardées, la forme d'*attention captive* privilégiée par les GAFAM asservit les internautes, travailleurs ou non, en les empêchant eux aussi d'être inattentifs (ou distraits) à leur « poste de travail ». Citton ne parle pas dans ce cas du numérique mais la lecture de Carr va nous amener à envisager différemment la question qui suit cet extrait : « *comment aménager tous nos postes de travail pour en faire des lieux d'attention vivifiante plutôt qu'asservissante ?* »<sup>38</sup> Comment donc aménager nos postes de travail [informatiques] pour en faire des « lieux d'attention vivifiante », de distraction véritable ?

38. Yves Citton,  
*op. cit.*, p. 258.

### **Retrait et poésie de la technique**

Il faudrait pour mener à bien ce mémoire (ce « travail de l'esprit ») nous couper des sollicitations extérieures pour nous vouer corps et âme à cette tâche. Mais si l'on admet volontiers que les alertes et notifications en tout genre ne sont pas nos alliées dans cette quête, il n'est pas question pour nous de nous « boucher les oreilles ». Orphée chantait parmi les sirènes... Nous n'installerons donc pas sur notre poste de travail ces « outils pour ne pas se laisser distraire et augmenter sa productivité »<sup>39</sup>. Formule qui a le mérite de la clarté quant aux intentions de ses auteurs : le danger n'est pas selon eux la dispersion de notre attention par le marketing capitaliste mais notre propre distraction à cette logique.

De l'autre bord, Nicholas Carr nous explique que les premiers lecteurs silencieux « détournaient leur attention du courant des stimuli passagers extérieurs pour la plonger plus profondément dans un courant intérieur de mots, d'idées et d'émotions »<sup>40</sup>. C'était et c'est toujours l'essence de la lecture profonde dont on suppose, d'après les choix bibliographiques de Carr, qu'elle était déjà à cette époque réservée à une élite savante. L'auteur cite par

39. <https://fr.organilog.com/1552-outils-anti-distraction-productivite/>

40. Nicholas Carr,  
*op. cit.*, p. 100.

exemple un évêque du Moyen Âge, Isaac de Syrie, adepte d'une lecture méditative des textes religieux :

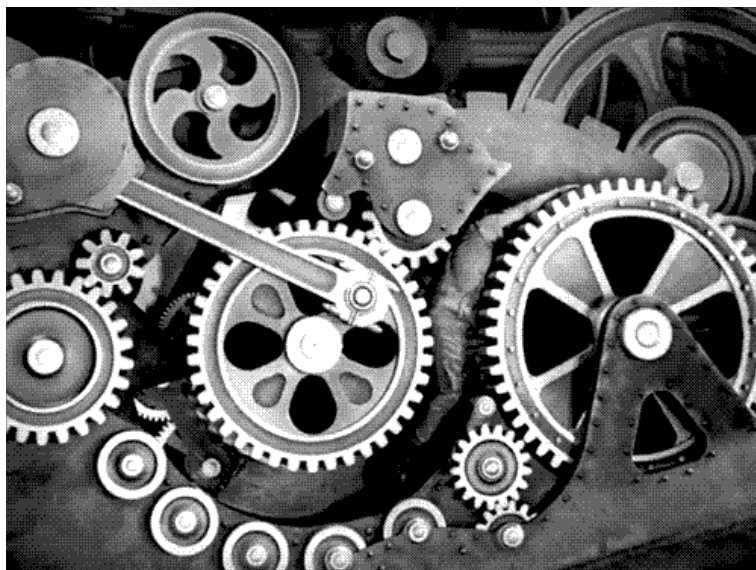
« Comme dans un rêve, j'entre dans un état où mes sens et mes pensées sont concentrés. Puis, quand dans ce silence prolongé s'apaise dans mon cœur le tourbillon des souvenirs, des pensées intérieures m'envoient d'incessantes vagues de joie, apparaissant soudain au-delà de mes espérances pour me réjouir le cœur ».<sup>41</sup>

Sans faire de mauvais esprit, on peut supposer que la conduite de ces hommes ne dépendait pas d'impératifs matériels ou financiers. Leur lecture n'avait d'autre fin que cette réjouissance du cœur, aussi vaine qu'essentielle. Et c'est peut-être justement d'un courant de pensée volontariste qu'il serait souhaitable de nous distraire, non de la distraction (numérique) elle-même.

À toute fin utile si l'on parvient nous-même à nous distraire de notre réalité, souvenons-nous que les *courants* des fleuves sont sensibles aux accents de la voix d'Orphée. Plus que la déconnexion prônée par ceux dont l'activité ne dépend pas directement d'Internet, une certaine *distraktion poétique de la technique* nous semble être en mesure de faire échapper cette dernière à une « évolution implacable ». Nous parlons ici de la *distraktion poétique* que l'on trouve par exemple comique chez Charlie Chaplin, qui se fait lui dévorer par des engrenages, ou plus mélancolique chez Buster Keaton lorsqu'il se laisse emporter par les roues de sa chère locomotive.

41. *Ibid.* Reprise d'une citation d'Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, Paris, J'ai lu, 2001.

Charlie Chaplin  
dans *Modern  
Times* (1936).



Buster Keaton  
dans *The General*  
(1926).



Les regards distraits de ces artistes sur la technique, dans ce qu'ils choisissent d'en révéler, nous amènent à préciser ce que reproche Citton à Carr. En se focalisant sur la manière dont certaines techniques structurent (ou déstructurent) notre cerveau, Carr oublie de penser la réciproque : notre cerveau et

l'attention que nous portons à certaines fonctionnalités plutôt qu'à d'autres conditionnent le développement de ces techniques, aux dépens d'autres. Citton privilégie donc quant à lui une approche « technogénétique », d'après le travail de Katherine Hayles (elle aussi enseignante-chercheuse en littérature). La « technogénèse »<sup>42</sup> étant, pour le dire simplement : la *causalité réciproque* entre le cerveau, le corps humain de manière générale, et la technique.

42. Yves Citton, *op. cit.*, p. 272.

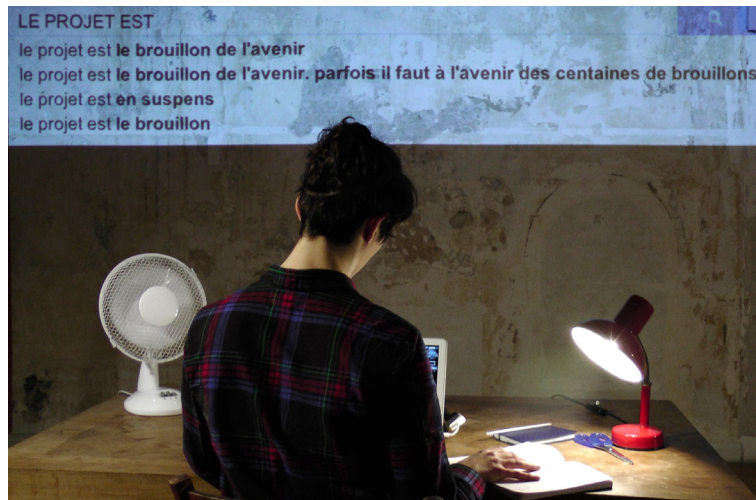
*La matérialité des appareils qui conditionnent nos attentions de demain dépend de la façon dont nos attentions d'aujourd'hui sélectionnent certaines propriétés offertes par les appareils produits hier.*<sup>43</sup>

43. *Ibid.*, p. 273.

C'est cette sélection de « certaines propriétés offertes par les appareils » que l'on nommera *distraktion poétique de la technique*. La première caractéristique du « design de la distraction » que nous soutenons est donc une distraction (poétique) des « outils de capture de l'attention ». Et c'est cette distraction, comme façon de se rapporter à ces outils de capture de l'attention, qui tendra vers le *ravissement* dont nous parlions il y a quelques pages. Nous pourrions alors effectivement parler du passage d'une capture de l'attention à un ravissement par la distraction.

Un exemple de cette distraction particulière est le travail de Pauline Simon, qui « danse avec Google » :

Pauline Simon,  
*Sérendipité*, mars  
2018.



Dans cette performance, la danseuse est assise face à la projection de sa recherche, (se) joue des différentes prédictions de Google pour finalement se laisser mener par elles. La danse lui permet alors de recréer un espace poétique qui échappe aux automatismes. Si l'on essaie maintenant de repenser cette seconde étape : comment « aménager » autrement l'espace créé par la première distraction, par ce [retrait](#) de la technique avant la « tempête » ? Par quelle(s) forme(s) d'*usage*, autre que l'improvisation, en disposer ?

### **Digression : *L'homme et la mer***

Comme nous l'avons fait au début de cette partie, digressons (cette fois indirectement) à partir d'une lecture distraite, bien que très orientée, d'une publication Facebook. Nous nous passerons ici de commentaire.

 **France Culture** ✓  
6 mai, 18:09 · 🌐

"Homme libre toujours tu chériras la mer." Cette phrase de Baudelaire est le mantra de Bixente Lizarazu, qui explique sa défense de l'environnement, du Pays basque à la Polynésie.



**La voix est libre avec ... Bixente Lizarazu**  
Icône des fans de sport, héros de l'équipe emblématique des bleus du Mondial 98, Bixente Lizarazu est également un homme engagé sur le terrain de l'environnement.  
FRANCECULTURE.FR

  156 2 commentaires 36 partages

 J'aime  Commenter  Partager 

Capture d'écran  
d'une publication  
Facebook du  
06/05/2018.

« Homme libre toujours tu chériras la mer. » Cette phrase de Baudelaire est le mantra de Bixente Lizarazu, qui explique sa défense de l'environnement, du Pays basque à la Polynésie.

L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;  
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Charles Baudelaire

Dans *Les Fleurs  
du Mal*, Paris,  
Poulet-Malassis et  
de Broise, 1857,  
pp. 40-41.



## L'appel du large, par la marge...

La partie qui s'achève nous a permis d'interroger la distraction au regard de la *technique*, comme façon de se distraire d'elle – ou « de sa propre rumeur »<sup>44</sup>. Reprenons ici ces quelques vers : « et ton cœur se distrait quelquefois de sa propre rumeur au bruit de cette plainte indomptable et sauvage »<sup>45</sup>. Nous reviendrons certainement sur ce « bruit »<sup>46</sup> mais d'où pourrait provenir la « plainte indomptable et sauvage » qui nous détournerait de ce « seul meilleur chemin »<sup>47</sup> algorithmique ?

Le sociologue Dominique Cardon aborde précisément cette question dans la conclusion de son essai *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data*<sup>48</sup> avec cette métaphore de « la route » et du « paysage » :

Les médias ont longtemps été pour nous des gyrophares. [...] Ils nous désignaient les éléments notoires du paysage : le sacro-saint « panorama ». [...] [Comme les GPS, les algorithmes] procèdent d'un désir d'autonomie et de liberté. Mais ils contribuent aussi à assujettir l'internaute à cette route calculée, efficace, automatique, qui s'adapte à nos désirs en se réglant secrètement sur le trafic des autres. Avec la carte, nous avons perdu le paysage. Le chemin que nous suivons est le « meilleur » pour nous. [...] Il faut demander aux algorithmes de nous montrer et la route, et le paysage.<sup>49</sup>

Avant de penser la « carte » (ou le « bruit »), un média et sa *forme* donc, nous allons cette fois interroger la distraction par le prisme de l'*usage*. D'après la conclusion de Cardon : peut-on faire des usagers des « autoroutes de l'information » les observateurs d'un paysage ? Si oui, de quels genres d'*observation* et de *paysage* ?

44.-45.-46.

Baudelaire, *op. cit.*

47. Autre traduction possible du « *one best way* » tayloriste.

48. [...], Paris, Éditions du Seuil, 2015.

49. *Ibid.*, pp. 105-106.

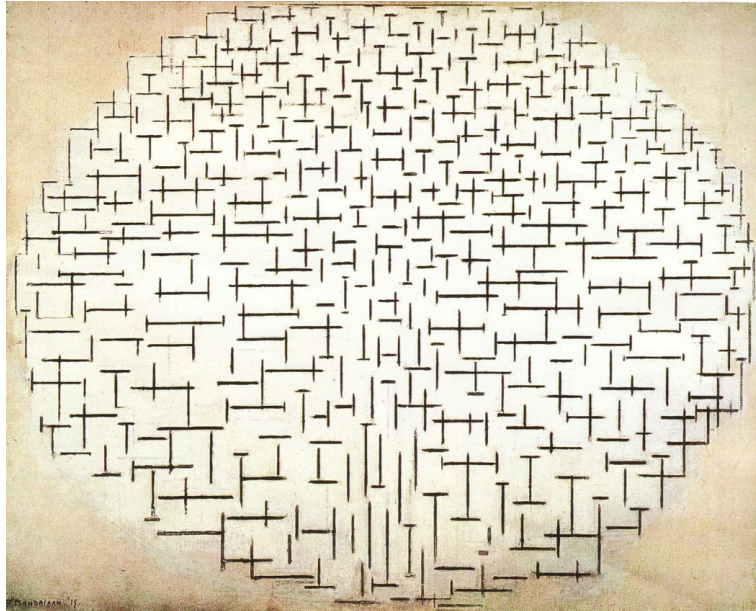
50. Nicholas Carr,  
*op. cit.*, p.235.

51. Yves Citton,  
*op. cit.*, p. 41  
pour la première  
occurrence.

52. *Ibid.*, p. 276.

53. Baudelaire,  
*loc. cit.*

Nous pouvons d'ores et déjà affirmer qu'il ne s'agira pas de la *contemplation pastorale* que Nicholas Carr appelle de ses vœux<sup>50</sup>. Nous préférons en effet la fuite à la perspective d'un choix entre la « machine » et le « jardin » (selon les termes qu'il emprunte à Leo Marx), entre « l'idéal industriel » de l'efficacité et « l'idéal pastoral » de la pensée méditative. Si nous reconnaissons la nécessité de construire ce que Citton appelle des « vacuoles de silence »<sup>51</sup>, le paysage dont nous parlons n'est définitivement pas un jardin dans lequel se recueillir. Celui que l'on aimerait donner à voir et vers lequel il s'agirait de (dé)tourner le regard est luxuriant, abondant – Citton parle aussi d'une merveilleuse « excédence de curiosité »<sup>52</sup> –, « indomptable et sauvage »<sup>53</sup>, en un mot : distrayant. D'un autre côté, les bords de cette « route », les *marges* qui « appelleraient » ce *débordement*, devront bel et bien faire ou être l'objet d'un premier retrait, de la première distraction à la technique dont nous parlions. Nous reviendrons peut-être alors aux *hyper* et *hypoliens*, au rythme de ces liens ou « lignes actives » et « passives », sur la jetée.



Piet Mondrian,  
*Jetée et océan*,  
1915.

Interrogeons donc cette fois le rapport de la distraction à l'usage, à la façon dont nous pourrions être amenés à détourner le regard, à être distraits vers ce paysage grouillant et autrement distrayant. À être « appelés » (en retour) par le large, depuis le bord.



## II. PAYSAGES MÉDIATIQUES ET MARGINAUX : OÙ DÉTOURNER LE REGARD ?

### 1. Reconnaissance du spectateur et réception par la distraction

#### **Divertissement, détours et retours**

La dernière métaphore de Dominique Cardon sur « la route et le paysage »<sup>1</sup> est très convaincante alors essayons de nous en distraire. Même s'il n'y a pas cette fois de dilemme auquel échapper, les algorithmes ont sans doute plus à nous montrer que la route et ce « paysage » qui serait par défaut ce qui n'est pas la route... Le *paysage numérique* dont nous parlons, comme il est d'usage de parler du « paysage audiovisuel », est effectivement mass-médiatique et marginal. « Et la route, et le paysage ». Mais il est la « route » informationnelle elle-même, ses « bords » ou « bordures » (*marginēs* en latin, les marges donc), ce que Cardon nomme simplement le « paysage » (qui ne se limite plus au « panorama ») et les êtres et les *choses*<sup>2</sup> qui habitent ces différents milieux. Si l'on suit maintenant cette métaphore élargie : où distraire, vers où et depuis quel *endroit* ? À l'endroit ou à l'égard de quel usager ?

Nous l'avons dit, il n'y a pas selon nous de « types » d'usagers mais des types d'attentions portées aux uns ou aux autres, aux « distraits » aguerris et esthètes ou aux « divertis » qui se déplacent en foule. En fonction donc du type d'attention qu'on leur prête. À l'inverse, l'« Usager » auquel nous pensons est *divertissable* et *distrayable*. Il est un diverti « distrait en puissance » puisque, telle que nous l'entendons, la distraction est un cas particulier du divertissement pascalien.

1. Dominique Cardon, *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data*, Paris, éditions du Seuil, 2015, pp. 105-106.

2. Certains professeurs diraient le « quelque chose ».

Divertissement. Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés pour se rendre heureux de n'y point penser.<sup>3</sup>

3. Blaise Pascal,  
*Pensées*, 1669.

Fragment visible  
sur <http://www.penseesdepascal.fr/Divertissement/Divertissement2-moderne.php>

Le divertissement et la distraction détournent tous deux l'homme de lui-même, de sa finitude essentielle, mais la distraction permet elle un « retour » au point d'attache, à soi. Ainsi, le travail à la chaîne est un divertissement mais pas une distraction : le travailleur actif ou *activé* se détourne de la pensée de sa mort prochaine mais il n'a pas la possibilité de se distraire ou de « se retourner » sur ses propres aspirations.

La distraction poétique dont nous parlions (et dont on aimerait qu'elle ne soit pas un privilège aristocratique) détourne l'utilisateur, lecteur ou spectateur, de l'objet ou but constamment changeant que la poursuite obsède. On suppose ici que la distraction est un divertissement à deux objets : à la mort donc, comme tout divertissement, et à ce que l'on fait ou est forcé de faire pour ne pas y penser. Elle peut conduire à l'ennui existentiel, inactif et méditatif dont parle Pascal mais pas nécessairement à l'adoration de Dieu dont il fait l'apologie par ailleurs.

Si l'on prend un deuxième exemple, en écho à une autre *Pensée* de Pascal :

La danse, il faut bien penser où l'on mettra les pieds.<sup>4</sup>

4. *Ibid.*,  
<http://www.penseesdepascal.fr/Divertissement/Divertissement4-moderne.php>

La danse est un divertissement mais elle est aussi une distraction pour ceux qui *pensent où ils mettent leurs pieds* et parviennent justement à se distraire de cette technique. Ils se divertissent « d'un côté et de l'autre », de leur finitude et de l'objet technique (ou des partenaires distrayants) les en ayant détournés. Ils se distraient et pour certains *ravissent* les spectateurs qui ne

s'attachent pas à fixer leurs pieds. Quand bien même chacun est libre de ne regarder que les pieds des danseurs... De manière générale, l'industrie dite « du spectacle » ou « du divertissement » peut produire de la distraction à condition que ses spectateurs ne soient pas contraints d'agir ou *captifs* de la communication par exemple. La promotion excessive d'un film peut nous empêcher de nous distraire du jeu technique de ses acteurs phares. Les critiques lues ou entendues sur une œuvre quelle qu'elle soit (un spectacle, un roman...) peuvent nous empêcher de nous distraire de ces choses à ne pas manquer d'observer le moment venu. Les œuvres suffisamment *évocatrices* peuvent évidemment tous nous distraire, comme si le lecteur ou le spectateur reconnus comme tels étaient naturellement « disposés » à se laisser distraire ou, disons plutôt, les « maîtres d'art » de la distraction.

### **Internet sans Dieu ni St-Michel**

Avant d'aborder la reconnaissance du spectateur et d'établir si l'internaute peut aspirer ou non à ce statut particulier, revenons à l'« Église Google » de Nicholas Carr et à la religion tayloriste pratiquée dans ses murs<sup>5</sup>. Après ce dernier détour par le divertissement pascalien, nous souhaitons en effet aux internautes de pouvoir « choisir [leurs] aliénations »<sup>6</sup> et les « moyens » par lesquels mieux se divertir de leur ennui existentiel. On aimerait qu'ils puissent véritablement se distraire ou pratiquer en maîtres cet « art de la distraction » sans être soumis à un culte quel qu'il soit – sans que l'on s'*approprie* leur premier divertissement. En effet, dès lors que l'on envisage la distraction comme une disposition du corps et de l'esprit à être détourné et « retourné », la captation ou une certaine *prolétarisation de la distraction* est à craindre. Quels seraient donc cette fois les *moyens*, non pas de produire mais de

5. Nicholas Carr, *op. cit.*, p. 212.

6. Yves Citton, *op. cit.*, p. 257.

se distraire, dont seraient progressivement privés les internautes ? Quels usages encourager parmi ceux qui échappent aux « usagers de la route » (informationnelle) eux-mêmes ? Lesquels, pour reprendre les termes de notre problématique, « valoriser » et comment ?

7. Yves Citton, *op. cit.*, p. 97.

Sur ce point : Yves Citton évoque la « prolétarianisation de l'attention » et la non moins marxiste « plus-value attentionnelle », « résultant de la différence entre l'attention prêtée et l'attention reçue »<sup>7</sup>. La grande majorité des personnes qui « prêtent » leur attention aux médias ne sont pas celles qui y sont les plus représentées. Or, si elle est un dérivé de ce raisonnement, la *prolétarianisation de la distraction* dont nous parlons désigne autre chose. Elle est ce qui prive l'internaute (potentiel spectateur) des *moyens* de se distraire véritablement. Par ailleurs, la « valeur » que l'on souhaite reconnaître à ces usages n'est pas d'ordre économique. L'« excédence de curiosité »<sup>8</sup> ne doit pas devenir, si ce n'est pas déjà le cas, la plus-value ou la valeur d'une « *surdistraction* », d'une distraction détournée par le capitalisme. D'un divertissement fuyant vers les « autoroutes aseptisées du profit capitaliste ».

8. *Ibid.*, p. 276.

On a vu [...] combien étaient préoccupants les appareils de capture institués grâce aux technologies numériques pour rabattre cette curiosité toujours fuyante vers les autoroutes aseptisées du profit capitaliste. Le problème ne tient toutefois pas à l'excédence de curiosité, mais à la pauvreté des standards qui infléchissent nos capacités d'étonnement pour les asservir aux anticipations marchandes.<sup>9</sup>

9. *Ibid.*

Une fois de plus, nous souhaitons pouvoir emprunter ces « routes » et observer un paysage qui ne soit pas « standard »



mais divertissant, « fuyant »<sup>10</sup>, et distrayant, « débordant »<sup>11</sup> sur la route elle-même. Nous pensons que ce paysage et un élément marginal l'attirant à lui pourraient transformer l'usager des routes numériques en spectateur. Enfin, avant de qualifier la *maîtrise* du « spectateur » ou « usager » distrayant, avec Jacques Rancière et Walter Benjamin, tentons une nouvelle digression numérique. Un « hors-sujet » divertissant vers notre sujet : [hypolien](#)<sup>12</sup>.



Les touristes spectateurs de cette « marée du siècle » (qui a lieu tous les dix-huit ans) se sont réunis à l'appel des grands médias, sur une route qui finalement ne mène plus à la Cathédrale... À défaut d'un Grand Soir ou du « grand débordement » plus ou moins inspiré de ce printemps social, nous pensons au conducteur ou marcheur distrayant qui se serait arrêté sur les sables mouvants qui bordent cette route, à l'appel d'un autre genre de média, plus « étonnant »<sup>13</sup>, et se serait volontairement laissé *submerger* par la marée... « Volontairement » puisque les sables mouvants n'aspirent pas les corps qui s'y enfoncent mais, passé un certain stade, les repoussent (Archimède serait plus apte à expliquer cette

10. Yves Citton, *op. cit.*, p. 277 (« Tout objet de désir « fuit » »).

11. *Ibid.*

12. <https://www.dailymotion.com/embed/video/x2k6mcv>

Le Mont-Saint-Michel pendant la dernière « Marée du siècle », en mars 2015. Crédit : Thomas Jouanneau.

13. Yves Citton, *op. cit.*, p. 276.

poussée). Ils sont de ces liens dont une certaine agilité permet de se défaire, si on le souhaite.

14. Cf. « Méthodes agiles », entretien p. 81.

Si l'on revient au sujet qui nous intéresse ici : quelle agilité<sup>14</sup> ou habileté, développée « à l'usage » par l'internaute, souhaitons-nous donc valoriser ou solliciter ?

### **Savoir-voir : activer sa passivité**

15. La route du Mont-Saint-Michel a bien été détruite pour permettre le retour de la mer...

Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas pour nous d'*activer* ce fainéant d'internaute, ni d'interdire à qui veut « s'activer » de le faire quand il le souhaite. Nous pouvons rêver d'une alternative à ce « réseau autoroutier »<sup>15</sup> mais il n'est pas question d'en bloquer l'accès. Il s'agit de nouveau d'*inviter* les internautes à devenir spectateurs quand et s'ils le désirent, qu'ils aient ou non les connaissances pratiques pour contourner les péages routiers et le contrôle des GAFAM. Comme nous l'avons vu pour la technique avec Yves Citton et Katherine Hayles, le design de la distraction que nous soutenons relève également de la « sélection »<sup>16</sup> de certaines propriétés ou moyens d'agir, d'user de ces applications – d'un certain rapport à l'usage.

16. Yves Citton, *op. cit.*, p. 273.

Quelques années d'études en « design produit et mobilier » nous amènent à repenser un argument cher à la designer Matali Crasset : le « confort actif »<sup>17</sup>, qui invite à un usage *actif*.

17. Notamment repris ici, sur son site, en 2011 : <http://www.matalicrasset.com/fr/projet/dynamic-life-campeggi>

Le canapé peu à peu s'est embourgeoisé : objet fossile, sorte de baleine échouée dans l'univers domestique, qui prend tellement de place pour tellement peu de services. [...] J'ai voulu imaginer, à l'heure où les tablettes tactiles s'immiscent dans nos intérieurs, un objet non pas pour un confort légume, mais pour un confort actif.

Matali Crasset parle ici de l'un de ses canapés, le bien nommé « Dynamic Life », mais elle fait très régulièrement allusion à ce « confort actif » qu'elle oppose par exemple au « confort passif » de la position allongée. Nous n'aurons pas l'espace pour réhabiliter ici les multiples activités liées au sommeil mais deux choses nous interpellent : le « confort légume » des tablettes tactiles – propriété privilégiée (par elle) au détriment d'autres – et l'*embourgeoisement* du canapé, « baleine échouée ». La lecture distrayante du *Spectateur émancipé* de Jacques Rancière nous conduit en effet à repenser ces catégories *actives* et *passives*, et les oppositions entre le faire et le voir, l'activité et la passivité de manière générale.

On appelait naguère citoyens *actifs*, capables d'élire et d'être élus, les propriétaires qui vivaient de leurs rentes et citoyens *passifs*, indignes de ces fonctions, ceux qui travaillaient pour gagner leur vie. Les termes peuvent changer de sens, les positions peuvent s'échanger, l'essentiel est que demeure la structure opposant deux catégories, ceux qui possèdent une capacité et ceux qui ne la possèdent pas.<sup>18</sup>

Laissons donc ce canapé (d'usage) passif. Regarder, associer et dissocier sont des actions. Être vivant, ne pas être mort – on aura compris –, c'est agir. Nous possédons tous cette « capacité » mais il y a bien deux catégories : ceux à qui l'on reconnaît cette *passivité agissante* et ceux que nous appelons « prolétaires de la distraction ». Si l'on poursuit cette lecture :

Le pouvoir commun aux spectateurs ne tient pas à leur qualité de membres d'un corps collectif ou à quelque forme spécifique d'interactivité. C'est le pouvoir qu'a chacun ou

18. Jacques Rancière, *Le Spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique éditions, 2008, pp. 18-19.

chacune de traduire à sa manière ce qu'il ou elle perçoit, de le lier à l'aventure intellectuelle qui les rend semblables à tout autre pour autant que cette aventure ne ressemble à aucune autre. Ce pouvoir commun de l'égalité des intelligences lie les individus, leur fait échanger leurs aventures intellectuelles, pour autant qu'il les tient séparés les uns des autres, également capables d'utiliser le pouvoir de tous pour tracer leur chemin propre.<sup>19</sup>

19. Jacques

Rancière, *op. cit.*,  
p. 23.

« Ce pouvoir commun [...] lie les individus [...] pour autant qu'il les tient séparés les uns des autres, également capables d'utiliser [ce] pouvoir pour tracer leur propre chemin. » La « capture de l'attention » à laquelle nous sommes particulièrement exposés aujourd'hui représente le risque d'une aliénation rendant ces *liens* (communicationnels) entre les individus néfastes. Il nous semble en effet que les spectateurs, quand ils ne sont pas reconnus comme tels mais comme des « acteurs » à divertir, sont dépossédés de leur capacité à se distraire. De leur savoir-voir.

C'est dans ce pouvoir d'associer et de dissocier que réside l'émancipation du spectateur, c'est-à-dire l'émancipation de chacun de nous comme spectateur. Être spectateur n'est pas la condition passive qu'il nous faudrait changer en activité. C'est notre situation normale. [...] Nous n'avons pas à transformer les spectateurs en acteurs et les ignorants en savants. Nous avons à reconnaître le savoir à l'œuvre dans l'ignorant et l'activité propre au spectateur.<sup>20</sup>

20. *Ibid.*,  
pp. 23-24.

Nous avons à reconnaître et à valoriser la *passivité agissante* souvent reprochée aux internautes par ceux qui ont intérêt à les activer constamment, à les maintenir dans l'état « végétatif » auquel

faisait allusion Matali Crasset. Toujours suffisamment *activés* pour ne pas pouvoir être véritablement *passifs*... Nous parlons ici de la passivité que chacun devrait être libre d'activer, malgré la peur symbolique de ce que Freud appelle dans un autre registre le « refus du féminin »<sup>21</sup>, la peur de (se laisser) pénétrer – ici par le spectacle proposé, les images, les mots et les sons. Une passivité qui n'est évidemment pas relative à un genre (féminin) mais à une forme de réceptivité. Venons-en justement à la « réception par la distraction » de Benjamin et au caractère « « féminin » » que nous souhaitons valoriser en milieux numériques.

21. Cf. Jacqueline Schaeffer, *Le refus du féminin. La sphinge et son âme en peine*, Paris, PUF, 2013.

### **Ancrage réel et surréalisme**

Cette peur que nous évoquons ne doit pas nous empêcher d'aborder ici la « réception par la distraction » analysée par Benjamin dans les dernières pages de *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Visiblement inscrit dans sa continuité, le texte de Rancière devrait aussi nous permettre de nous exposer à certaines ambiguïtés sans trop de peine.

La « réception par la distraction » est donc un mode de perception de l'œuvre par l'usage – par un usage distrait, « tactile » plus que « visuel » ou « contemplatif »<sup>22</sup>. Benjamin s'appuie sur les exemples successifs du cinéma et de l'architecture, qu'il oppose au mode de réception de la peinture.

22. Walter Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* [1936], Paris, Éditions Allia, 2017, p. 86.

On voit que c'est au fond la vieille rengaine qui se plaint que les masses aspirent à se divertir, tandis que l'art exige le recueillement du spectateur. C'est un lieu commun. Seulement, reste à savoir si ce dernier fournit une base pour la réflexion sur le cinéma. Il convient ici d'y regarder de plus près. Divertissement et recueillement se trouvent dans une

opposition qui peut être formulée ainsi : celui qui se recueille devant l'œuvre d'art s'y abîme ; il entre dans l'œuvre comme le rapporte la légende sur un peintre chinois devant le spectacle de sa peinture achevée. Au contraire, la masse distraite fait pénétrer en elle l'œuvre d'art.<sup>23</sup>

23. *Ibid.*

Cette pénétration ou le *retour* de l'œuvre à la masse distraite nous a amenés à préférer la « distraction » au « divertissement » ici employé. Mais le contresens que l'on tient à éviter est ailleurs : dans une opposition entre l'*activité* du toucher et la *passivité* du regard – que Benjamin ne formule pas. À l'inverse, il écrit que « l'élément divertissant [du cinéma] est en premier lieu tactile, en raison des changements de scènes et de mises au point qui assaillent le spectateur par saccades »<sup>24</sup>. Nous allons voir avec l'architecture que l'opposition qui nous importe n'est effectivement pas celle entre la vue et le toucher mais bien entre le recueillement contemplatif et l'usage *habituel*<sup>25</sup> de ces infrastructures (numériques).

24. *Ibid.*, p. 83.

25. *Ibid.*,  
pp. 87-88.

Les édifices sont accueillis de deux façons : selon l'usage qu'on en fait et selon la perception qu'on en a. Ou pour mieux dire : tactilement et visuellement. On n'aura rien compris de cette réception si on se la figure sur le mode du recueillement tel qu'il est couramment pratiqué par les voyageurs devant les monuments célèbres. Il n'existe en effet, pour le domaine tactile, aucun équivalent à ce qu'est la contemplation pour le domaine visuel. La réception tactile ne se produit pas tant par la voie de l'attention, que par celle de l'habitude. Dans l'architecture, celle-ci détermine largement jusqu'à la réception visuelle qui, par nature, se réalise bien moins dans une attention tendue que dans une observation faite en passant.

On peut toucher, et être touché, avec les yeux. « Dans l'architecture, [l'habitude] détermine largement jusqu'à la réception visuelle »<sup>26</sup>. La *passivité agissante* du regard de l'internaute ne suffit pas à en faire le spectateur d'une œuvre capable de le « mobiliser »<sup>27</sup>. Il nous faut évidemment évoquer la nature de cette œuvre mais s'agissant de l'usage, c'est effectivement l'habitude ou « l'accoutumance »<sup>28</sup> de l'internaute aux réseaux que nous avons à valoriser. C'est parce qu'il est un usager habitué (distrain) de la route qu'il peut s'en détourner pour « apercevoir »<sup>29</sup> l'œuvre-paysage. Et en premier lieu « percevoir », « sentir » l'*hypolien* marginal que nous avons brièvement évoqué.

L'usage d'un lien est littéralement « tactile » (nous serons amenés à reparler de nos mains) mais comment valoriser cette *distraktion tactile* en dehors des salles obscures dont parle Benjamin, dans un espace quotidien saturé d'*assauts* communicationnels ? Comment, par cet ancrage dans le réel, permettre une forme de dérive ? Les réflexions de Benjamin sur le Dadaïsme nous apporteront peut-être un autre élément de réponse :

D'image séduisante pour l'œil ou de timbre éloquent pour l'oreille, l'œuvre d'art devint avec les dadaïstes un missile. Un missile projeté sur le spectateur. Elle acquit une réalité tactile.<sup>30</sup>

La communication emporte définitivement cette « guerre » de l'image mais la branche surréaliste du mouvement dada et un souvenir littéraire distrayant nous mènent sur la voie d'un lien plus « sensible », qui ne cherche pas à parler plus fort mais à se faire entendre.

26. Walter Benjamin, *op. cit.*

27. *Ibid.*, p. 89.  
(« mobilisées »).

28. *Ibid.*, p. 88.

29. *Ibid.*  
(« aperception »).

30. *Ibid.*, p. 83.

### Digression : *Nadja*<sup>31</sup> à la main

31. André Breton,  
*Nadja*, Paris,  
Gallimard, 1964.

Évoquons donc la délicate question du caractère « féminin » ou de la « féminité » en milieux numériques. Il sera question de plumeau mais pour commencer, le surréalisme, ou plutôt la démarche surréaliste, comme union du réel (quotidien) et de l'imaginaire. Comme tentative de « pénétration du Merveilleux dans la vie »<sup>32</sup>. Ce qui nous intéresse particulièrement ici est la *liaison* entre deux mondes : entre la *dure réalité* de la route numérique ou des faits d'actualité eux-mêmes, et une *réalité marginale*, comme le rêve pour les surréalistes (sauf à considérer que c'est le jour qui borde la nuit...) Nous considérerons ces paysages marginaux dans la partie à venir mais attardons-nous sur la « troisième chose » dont parle Jacques Rancière pour interroger le rôle *déroutant* et catalyseur du personnage féminin d'André Breton. Et cette « chose » en retour.

32. Hakim  
Bey, « TAZ.  
Zone autonome  
temporaire »  
[1991], visible sur  
[http://libertaire.  
free.fr/  
TAZHakimBey.  
html](http://libertaire.free.fr/TAZHakimBey.html)

Dans la logique de l'émancipation il y a toujours entre le maître ignorant et l'apprenti émancipé une troisième chose – un livre ou tout autre morceau d'écriture – étrangère à l'un comme à l'autre et à laquelle ils peuvent se référer pour vérifier en commun ce que l'élève a vu, ce qu'il en dit et ce qu'il en pense.<sup>33</sup>

33. Jacques  
Rancière, *op. cit.*,  
pp. 20-21.

Le personnage de *Nadja*, qui a elle-même *réellement* existé, est cette « chose », ce tiers médiatique d'une quête créatrice de Breton. Souvent distraite (il essaie de la « ramener » à lui en lui disant un poème de Baudelaire<sup>34</sup>) et tremblante « comme une feuille »<sup>35</sup> du roman qu'elle est devenue, *Nadja* est moins une femme-objet littéraire qu'un objet (littéraire) « féminin » – et « autre », marginal. Elle survient sur la route de l'auteur comme

34. André Breton,  
*op. cit.*, p. 98.  
35. *Ibid.*, p. 120.



cet objet à-venir, cette autre vérité que l'élève de Rancière voit lui aussi. Elle est distraite et *distrayante* puisque Breton parle aussi beaucoup de lui à travers elle. Surtout, elle est faillible (*hypo*) et, nous le disions, « réceptive » à une certaine altérité. On peut évidemment regretter que les personnages féminins, « à [la] merci »<sup>36</sup> de Breton et d'autres, aient toujours ces mêmes traits mais c'est bel et bien ce caractère sensible, sensuel et d'une certaine manière « lyrique » qui nous semble manquer à un environnement numérique *hyper*-performatif. Qu'il prenne la forme d'une femme surréaliste ou d'un homme jouant de la lyre, ce *caractère*, qui pourra aussi faire preuve d'une certaine virilité, est l'objet que nous souhaitons mettre en forme. Il est une ancre (numérique) *réelle* mais une ancre de dérive<sup>37</sup>, un lien vers un paysage imaginaire autre.

36. André Breton,  
*op. cit.*, p. 106.

37. On parle aussi  
d'ancre flottante...



Autoportrait de  
Léona Delcourt,  
dite Nadja, *Un  
regard d'or de  
Nadja*, 1926.

Avant d'observer ce paysage, imaginons que notre *hypolien* hermaphrodite « tremble » lui aussi quand nous usons non de ses charmes mais de cette *faiblesse* que l'on aimerait valoriser. Qu'il tremble « comme une feuille »<sup>38</sup> ou les plumes de William Forsythe qu'il est impossible d'immobiliser, malgré l'inscription gravée dans le marbre (« *Maintenez l'objet absolument immobile* »).

38. André Breton,  
*op. cit.*, p. 120.



William Forsythe,  
*Towards the  
Diagnostic Gaze*,  
2013.

Quelques soient les conditions climatiques et la vivacité de la personne qui tente de tenir ou de toucher brièvement cet objet, les plumes rendent visible la plus petite réaction de ses nerfs ou de ses muscles à la gravité. La passivité agissante que nous souhaitons mettre en valeur... Ce plumeau serait selon nous plus *pertinent*, plus « surréaliste » peut-être, dans son environnement ménager mais gardons à l'esprit cet objet d'ouverture, d'usage *défaillant* ou *déficient*.

Qu'en est-il alors pour le détournement lui-même ? Vers où détourner ? Vers où divertir ou depuis où distraire (en retour) ? Quelles sont cette fois les caractéristiques des « bords » et du

« paysage » depuis et vers lequel se laisser distraire par cet *hypolien* marginal, par cet élément « détournateur » ? Comment souhaitons-nous l’y faire intervenir ?

2. Par la bande : prolétarianisation de l’attention, activisme attentionnel et vœu de discrétion

### **Débordements en marges**

Par définition (par limites), nous ne pourrions pas évoquer tous les arts du détournement, ni même le détournement dans le seul champ de l’art. Les exemples analysés ci-après devraient cependant nous permettre d’établir nos propres *règles de l’art*, ou les usages distrayants que nous souhaitons privilégier.

Nous pensons, par association d’images et d’idées plumeuses, à l’Ordre du Troisième Oiseau (*The Order of the Third Bird*) vers lequel Yves Citton a dirigé notre attention.

Ses adeptes se donnent pour double mission complémentaire de cultiver activement leurs capacités attentionnelles et de nourrir de leur contemplation active une œuvre leur paraissant souffrir d’un manque d’attention. Leurs rituels consistent à se réunir devant un tableau resté enfoui depuis plusieurs décennies au fond des caves d’un musée ou à se placer devant une singularité architecturale que les passants pressés ignorent dans leur course quotidienne, ou encore à se rassembler autour d’un objet trouvé témoignant d’une pratique dont on a perdu la trace ou la justification.<sup>39</sup>

39. Yves Citton, *op. cit.*, p. 222.

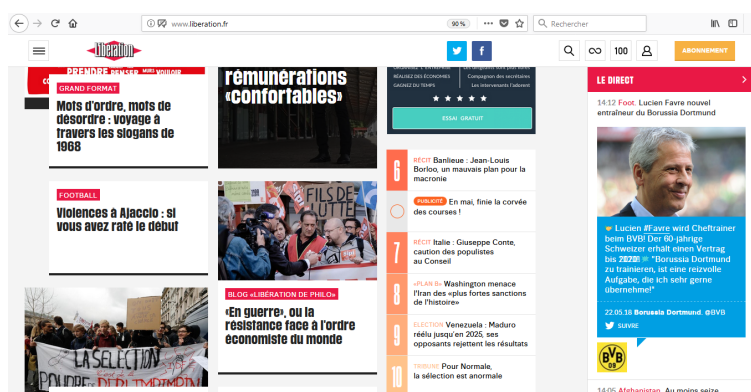
40. *Ibid.*, p. 223.  
(« activisme  
attentionnel »).

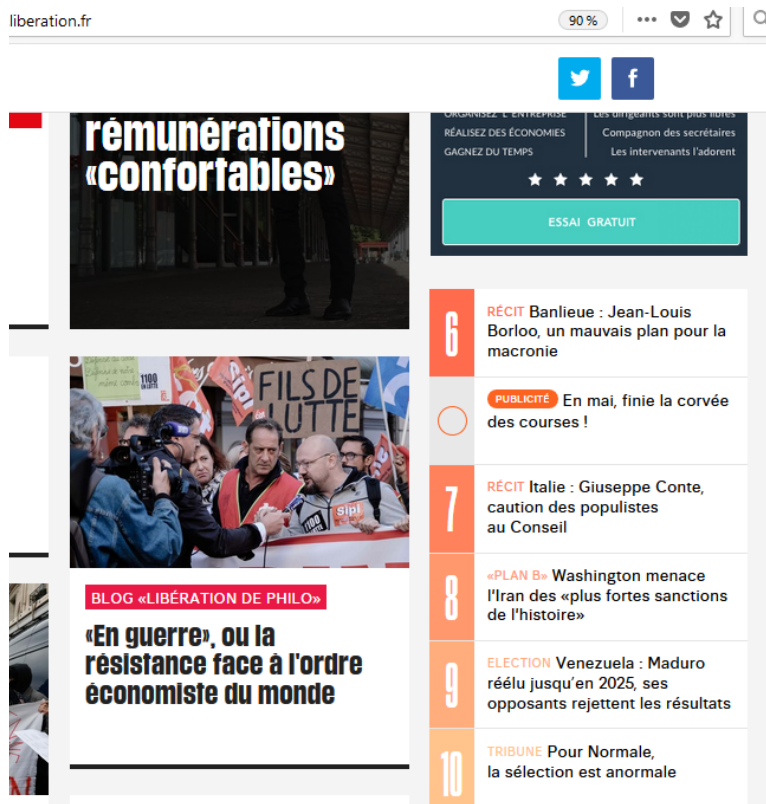
41. *Ibid.*, p. 97.

Les adeptes de cet Ordre nous apparaissent comme des personnes-objets de regard, comme Nadja. Yves Citton leur accorde pour sa part le statut d'« activistes attentionnels »<sup>40</sup>, duquel nous retiendrons le principe de communauté (en ligne), le partage d'une forme d'enthousiasme et la volonté de prêter attention à des « œuvres » qui en manqueraient. À ce moment de la réflexion où se mêlent personnes et objets, nous voyons surtout dans leur façon de faire une réponse à la « prolétarianisation de l'attention »<sup>41</sup> précédemment évoquée, dans la mesure où ils détournent le regard vers *ceux* auxquels on ne prête pas attention habituellement et que *ces derniers* (ici en tant qu'œuvres) le leur « rendent » en retour.

On peut alors faire le lien avec les blogs hébergés par certains médias d'information, en marge de leurs sites et dédiés à des personnes revendiquant et/ou subissant une certaine *marginalité*. Si l'on prend l'exemple du site de Libération.fr, ce sont notamment *Ma lumière rouge* (écrit par des travailleurs du sexe) ou encore le *Bondy Blog*, « voix des quartiers sensibles ». Il arrive que cette *sensibilité* s'exprime dans cette impressionnante « machine », à l'occasion d'une journée internationale ou ici d'une actualité culturelle pour le blog *LibéRation de Philo*.

Capture d'écran  
de la page  
d'accueil de [http://  
www.liberation.  
fr/](http://www.liberation.fr/) (réalisée le  
22/05/2018).





*Ibid.* (détail).  
L'ironie  
algorithmique...

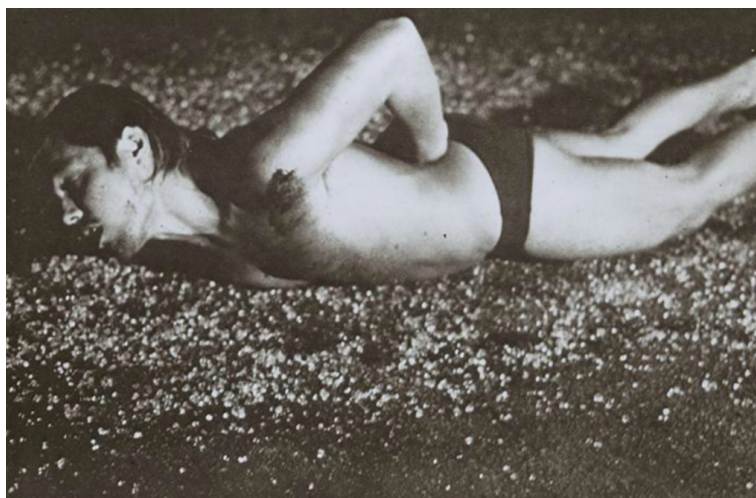
Il ne s'agit pas pour nous de valoriser la *marginalisation* (subie) mais une *marginalité* dont on pense qu'elle peut, par son « impertinence » immédiate, donner à voir autrement l'actualité qui centralise nos attentions. À voir et à réfléchir « par la bande », par *rebonds* sur les bordures, les marges, de façon moins « DIRECT ». Nous avons découvert *Ma lumière rouge* à l'occasion du Sidaction mais les sujets qui y sont traités, avec la plus grande subjectivité, pourraient éclairer bien des questions et déconstruire des préjugés insoupçonnés. Survoler le site père (hébergeur) et ce blog, et associer mentalement les mots « marxisme » et « prostitution » est en effet déjà extrêmement distrayant en soi... Comment alors valoriser « publiquement » ce genre de détournement marginal et médiatique ?

42. Il y a une dizaine d'années...

Il y avait dans nos jeunes années<sup>42</sup> des *virus* qui transformaient de simples mots en hyperliens. Ces derniers, qui n'étaient pas le fait des développeurs des sites en question mais d'un piratage illégal, renvoyaient évidemment vers une quelconque forme de publicité, ou d'escroquerie. Les sites actuels sont mieux protégés mais leurs éditeurs recourent eux-mêmes à des procédés moins subtils (les bannières et *pop-up* en tout genre) ou plus pervers encore, s'agissant par exemple des contenus dits « sponsorisés ». Comme les hyperliens pirates dont nous parlons, ces contenus publicitaires ont en effet la même forme que les contenus « sérieux » desquels ils viennent nous détourner, nous divertir. Ceci dit, nous leur voyons un pendant *distayant* dans les « *Advertisements* » (publicités) achetées par Chris Burden et diffusées sur plusieurs chaînes locales de Los Angeles entre 1973 et 1977. C'est cette fois le contenu « sérieux » (on a longuement évoqué les risques encourus à trop se prendre au sérieux, à vouloir *rationaliser* jusqu'à la lecture), le contenu « consistant »<sup>43</sup> disons, qui détourne le spectateur, le distrait de la publicité.

43. Barthes parle de « langage consistant », dans *Le Plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 57.

Chris Burden,  
*TV Ad : Through the Night Softly*,  
1973.



Ces séquences d'une dizaine de secondes créent un décrochage dans le flux de la programmation publicitaire. Elles distraient le spectateur de son premier divertissement, en tant qu'œuvres *médiatisées*. En effet, la vue d'un corps rampant sur du verre pilé est « tactile »<sup>44</sup>, douloureuse et évocatrice en soi mais elle l'est peut-être plus encore dans le contexte mercantile, captivant et d'intérêt unilatéral de la plage publicitaire. De nouveau, cette distraction intervient dans un environnement médiatique familier, usuel, ordinaire.

44. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 83.

### **Hors-sujet : le mollusque marin**

Le détournement distrayant auquel nous aspirons encadre (de ce genre de cadre duquel déborder) une quête du plaisir de se laisser distraire. Du plaisir de se distraire comme « plaisir de l'âme » (d'après Platon) pour qui en est conscient, sujet. Si l'on reprend les termes de Benjamin, celui qui est véritablement distrait « perçoit » *hors* du *sujet* et « aperçoit »<sup>45</sup>, perçoit comme *sujet* conscient. Sans quoi, d'après le Socrate des dialogues de Platon, il vivrait une vie de « mollusque marin »<sup>46</sup> :

45. *Ibid.*, p. 88.

46. Platon, *Le Philèbe* (ou *Sur le Plaisir*), 22 a-c, traduit par Léon Robin, Paris, La Pléiade, 1950, p. 564.

Il est de même certain que [...] faute de posséder l'opinion vraie, dans le temps précisément de ta joie, tu n'opineras pas que tu es joyeux ; que, d'autre part, privé comme tu le serais de calcul réfléchi, tu ne serais pas capable non plus de calculer une joie à éprouver pour toi dans le temps qui viendra ; mais que tu vivrais une vie qui, au lieu d'être une vie d'homme, serait celle d'une espèce de mollusque marin ou de tout ce qu'il y a dans la mer d'animaux avec un corps encoquillé !

Cette coquille (dans le texte) et sa *forme* nous intriguent ; nous y reviendrons au moment d'aborder la pratique. Elle est symboliquement cet « objet de regard » duquel ou à partir duquel se divertir et distraire. Mais dès lors que l'on reconnaît les capacités perceptives de l'internaute distrait « un peu mou », comment lui donner envie de sortir de sa coquille ? Comment rendre cette « quête » médiatique désirable ?

D'autres coquilles, celles des « *easter eggs* » (« œufs de Pâques ») qui détournent longuement certains passionnés de jeux vidéos de leurs *quêtes* devraient nous en apprendre davantage.

### **Web et vie en communauté(s)**

Les *easter eggs* sont des contenus cachés dans les jeux vidéos, dans leurs paysages marginaux, par les développeurs eux-mêmes. Leur usage relève lui aussi d'une forme d'« activisme attentionnel »<sup>47</sup> mais cette fois dirigée vers ses auteurs. Ces derniers ont en effet commencé à cacher des « crédits » ou des trombinoscopes des équipes faute de reconnaissance de leur travail<sup>48</sup>, à la toute fin des années 70. Cette pratique a perduré mais les « œufs » d'aujourd'hui sont autant d'attentions portées aux joueurs : des traits d'humour, des clins d'œil à la culture populaire ou geek – à des références partagées par une *communauté* plus ou moins étendue. Pour les plus simples, il s'agit de textes ou d'images cachés dans les motifs d'une tapisserie par exemple, et plus généralement dans un lieu où le joueur n'est pas censé aller (ou regarder) pour le bon déroulement d'une partie chronométrée. Tout en haut d'un pont suspendu par exemple, où il reste encore à pouvoir plonger tête la première dans les nuages.

47. Yves Citton, *op. cit.*, p. 223.

48. Il leur était alors interdit de signer leurs jeux.





Captures d'écran, « *There are no Easter Eggs up here. Go away.* » (« Il n'y a pas d'Easter Eggs ici. Allez-vous en. »), dans Grand Theft Auto (GTA) : San Andreas, 2004.

On ne peut pas dire que ces *easter eggs* soient véritablement distrayants en l'état. Les compilations vidéo, les blogs et autres forums qui les répertorient jouent le jeu d'une promotion à moindre frais, pour laquelle les joueurs font tout le travail, et les contenus sont en réalité plus « complaisants » que « plaisants ». Complaisants avec l'industrie à laquelle ils participent et avec les attentes du public. Reconnaissons cependant leur salubre *inefficacité* dans la « machine ».

Si l'on s'en tient à leur usage dans l'environnement protégé du jeu, les *easter eggs* ne servent en effet à rien, pas même à accéder aux références en question. À l'inverse des « hauts faits », qui

gratifient le joueur, ces œufs de Pâques numériques sont le plus souvent absurdes, illogiques et, dans l’immédiat, sans autre but que d’être des sortes de *marginalias* entre développeurs, et entre développeurs et joueurs. Les seconds pouvant passer plusieurs semaines à mener cette *quête* parallèle enthousiasmante, en plus de la « quête » performante à mener pour avancer dans le jeu principal. C’est bel et bien cette double lecture du jeu (ou des sites d’information ?) qui nous intéresse. Une lecture dissonante, *absurde*, qui apporte un autre « son de cloche » justement.

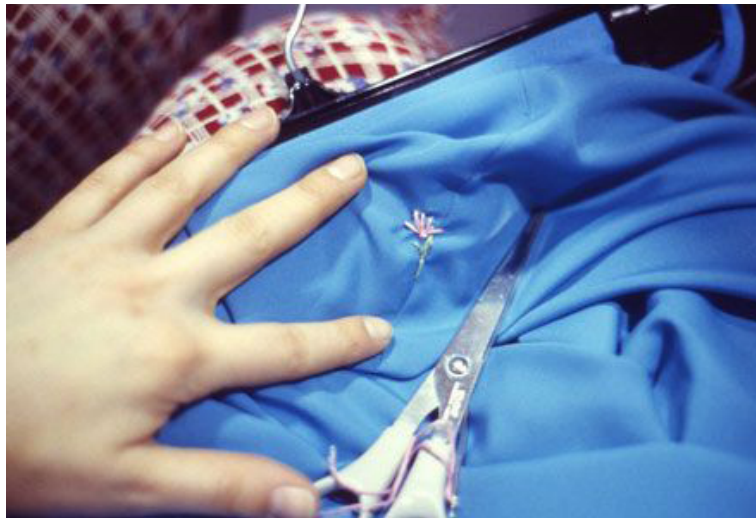
L’usage de ces *easter eggs*, leur recherche, leur découverte ou leur « ouverture », sont en eux-mêmes une invitation à l’exploration. Ils n’apparaissent pas sur les *cartes*, il faut réaliser plusieurs dizaines de fois les mêmes manipulations pour que certains daignent se montrer, composer des « raccourcis clavier » à rallonge, etc. Dans un autre univers, musical cette fois, des méthodes plus douces amènent à l’écoute, non pas des « œufs » mais des « morceaux cachés » pour nous (rien que pour nous, évidemment) dans certains enregistrements sur CD, vinyles ou cassettes audio. Comme les *easter eggs* des jeux vidéo, ces *pistes* n’apparaissent pas dans la liste des titres. Elles peuvent être enregistrées sous un autre format, apparaître après un long silence, à la suite du dernier enregistrement, ou avant le tout premier grâce au *prégap*, la « piste 00 ». Il suffit alors d’effectuer un « retour » depuis la première piste, la première « route »<sup>49</sup>.

49. Dominique Cardon, *loc. cit.*

Ces pistes cachées se révèlent rarement à la première écoute. Les auditeurs peuvent ne jamais les entendre, et ceux qui les cherchent les découvrent toujours à l’usage – si l’on parle d’un usage naïf, neuf, et de nouveau sans communication extérieure. Or l’usage des médias numériques est indissociable de toute cette communication. Il ne peut véritablement y avoir de « jardin »<sup>50</sup> dans la « machine », mais quelques fleurs peuvent y pousser.

50. Carr, *loc. cit.*

On pense cette fois à la « broderie bandit » (« *The Embroidery Bandit* ») de l'artiste furtive Diane Borsato, qui intervient dans une industrie textile elle aussi saturée de signes.



Diane Borsato,  
*The Embroidery  
Bandit*, 2000-2003.

Dans ce projet je me suis cachée dans des cabines d'essayage et j'ai brodé de petites fleurs sur les vêtements que je faisais semblant d'essayer. Je cousais les fleurs à des endroits très discrets, comme dans des poches et des doublures, puis retournais les vêtements en magasin, sur les étagères. Les vêtements circulent de façon tout à fait surprenante [*in extraordinary ways*], de sorte que, à un moment donné dans l'existence de ces jupes, de ces pantalons et de ces chemises marqués, quelqu'un pourra un jour découvrir une fleur insolite et se demander quelle en est l'origine. Cette intervention invisible peut ne jamais être aperçue, peut troubler, peut être reçue comme un petit cadeau, une invite à la communication, un mystère, ou une épiphanie.<sup>51</sup>

51. Citée et traduite par Patrice Loubier dans « Un art à fleur de réel : considérations sur l'action furtive », *Inter* n° 81, 2002, pp. 12-17.

L'essayage en cabine peut déflorer ce « mystère » mais c'est encore une fois à l'usage que l'on peut percevoir ces éléments cachés en marge, ici d'un vêtement, comme autant d'invitations. La publicité en ligne investit le moindre espace mais nous pensons que la discrétion et les faibles nuances peuvent nous toucher de façon précise, ponctuelle, nous « poindre »<sup>52</sup> pour reprendre Barthes que évoquerons de nouveau dans quelques lignes. De tous ces exemples, seuls les « hyperliens pirates » et les fleurs de Diane Borsato sont les faits de personnes extérieures à ces médias, programmes ou chaînes. On doute que les interventions furtives soient totalement légales et surtout que les GAFAM et leurs alliés laissent qui que ce soit détourner leur système. À moins peut-être de trouver le moyen d'émettre de l'*extérieur* ?

52. Roland Barthes, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, 1980, p. 84. (« Ce que je peux nommer ne peut réellement me poindre »).

53. Hakim Bey, « TAZ. Zone autonome temporaire » [1991], visible sur <http://libertaire.free.fr/TAZHakimBey.html>

54.-55. *Ibid.*

### **Plateformes et utopies pirates**

Hakim Bey, les « utopies pirates » et la TAZ (*Temporary Autonomous Zone* ou Zone autonome temporaire)<sup>53</sup> vont enfin nous permettre d'énoncer plus généralement les règles de l'art ou d'usage du *Design de la distraction numérique* que nous soutenons. Un bref détour par Foucault nous apportera par ailleurs de nouveaux éléments de réponses à une problématique qui devient plus pratique : comment détourner, distraire des grandes plateformes Web depuis l'« extérieur » ou leurs marges, leurs extrêmes limites ?

La « TAZ » de Bey découle de son étude des colonies ou « utopies pirates » du XVIII<sup>e</sup> siècle. De ces « communautés intentionnelles » ou « micro-sociétés vivant délibérément hors-la-loi et bien déterminées à le rester, ne fût-ce que pour une vie brève, mais joyeuse »<sup>54</sup>. Nous l'avons dit, ces « enclaves libres »<sup>55</sup> ne nous intéressent qu'au titre de modèles et nous assumons une

volonté (bien-pensante peut-être) d'œuvrer pour le « collectif », pour l'ensemble des lecteurs numériques. Bey explique par ailleurs que ces enclaves existent à notre époque ; ce sont les fameuses « zones autonomes temporaires » dont nous allons reprendre quelques grands traits.

Nous recommandons [la TAZ] parce qu'elle peut apporter une amélioration propre au soulèvement, sans nécessairement mener à la violence et au martyre. La TAZ est comme une insurrection sans engagement direct contre l'État, une opération de guérilla qui libère une zone (de terrain, de temps, d'imagination) puis se dissout, avant que l'État ne l'écrase, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace.<sup>56</sup>

Dès que la TAZ est nommée (représentée, médiatisée), elle doit disparaître, elle va disparaître, laissant derrière elle une coquille vide, pour resurgir ailleurs, à nouveau invisible puisqu'indéfinissable dans les termes du Spectacle.<sup>57</sup>

La TAZ est « utopique » dans le sens où elle croit en une intensification du quotidien ou, comme auraient dit les Surréalistes, une pénétration du Merveilleux dans la vie. Mais elle ne peut pas être utopique au vrai sens du mot, nulle part, ou en un lieu-sans-lieu. La TAZ est quelque part.<sup>58</sup>

56.-57.-58. Hakim

Bey, *op. cit.*

C'est bien cette libération de temps et d'imagination qui nous plaît, d'autant plus si elle laisse derrière elle une « coquille vide »... Cette TAZ, que nous ne pouvons pour le moment situer, est une utopie localisée dans le lieu *réel* qu'elle intensifie. C'est ici qu'intervient Michel Foucault qui a désigné ces « espaces absolument autres », ces « espaces concrets qui hébergent

59. Michel Foucault, « Des espaces autres », conférence de 1967.

60.-61. Ces deux éléments figurent sur la page Wikipédia « Hétérotopie ».

62. Hakim Bey, *loc. cit.* (« se dissout »).

l'imaginaire » comme étant des *hétérotopies*<sup>59</sup>. Le concept est très souvent repris quand il est question d'écrans alors nous préférons faire ce détour par les hautes mers, plus couramment appelées « eaux internationales ». Ces dernières appartiennent en effet à des *zones* – et à rien ni personne d'autre justement – qui ne sont sous l'autorité d'aucun État. On parle alors en géopolitique d'hétérotopies, d'après Foucault donc, et de « potentiel hétérotopique »<sup>60</sup> des hautes mers marginales par exemple.

La radio pirate *Voice of Peace* (*Kol Hashalom*, la *Voix de la Paix*) est un usage « valorisant » ce potentiel<sup>61</sup> puisqu'elle a pu émettre pendant vingt ans depuis le large des côtes israéliennes, entre 1973 et 1993. La réconciliation tant espérée entre Israël et les pays arabes voisins n'aura pas eu lieu mais cette autre « voix » pacifiste a pu être entendue par les dizaines de millions de personnes qui vivaient dans la région. Depuis la marge, avant que cette TAZ ne se « dissolve »<sup>62</sup> véritablement, coule dans les eaux internationales après avoir été sabotée par son créateur Abie Nathan. Reste le symbole de cette épave désormais vide.

*The Voice of Peace*, 1986.



On imagine que le bouche à oreille est ce qui a permis à cette radio d'être largement écoutée mais il était aussi possible de la trouver à l'usage, en passant d'une fréquence connue à une autre. Pour finir, quelle est donc la *forme* (distrayante) du « bruit de la plainte »<sup>63</sup> numérique que l'on aimerait pouvoir entendre ? La même que celle donnée à ce que la glitch artiste Rosa Menkman appelle le « cri des données » ? La voie du *glitch* et des « pixels baveux »<sup>64</sup> nous semble trop directe, à moins de revenir à son essence défaillante, anormale, pixellaire ou *poindante*.

63. Baudelaire,  
*loc. cit.*

64. Cf. <https://gaitelyrique.net/evenement/rosa-menkman-et-la-glitch-culture>





### III. FAIRE D'UNE NAVIGATION WEB UNE EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE

#### Vers un horizon herméneutique

Ces dernières pages vont nous permettre d'esquisser à grands traits la pratique<sup>1</sup> à venir et la forme que prendra cet « hypolien » dont on doute qu'il soit strictement un lien. Qui de l'œuf ou de la coquille... Voyons-le comme un médiateur, un objet (marginal) de regard qui distrait l'internaute de la « route » vers lui-même, en passant par le « paysage ». Ces allers-retours que nous avons évoqués dans la longueur peuvent également se lire d'après le « cercle herméneutique » littéraire, ici *corrigé* par Paul Ricœur<sup>2</sup> :

[Ma] conviction est que le cercle herméneutique n'est pas correctement compris, tant qu'on le présente, premièrement comme un cercle entre deux subjectivités, celle du lecteur et celle de l'auteur, deuxièmement comme la projection de la subjectivité du lecteur dans la lecture elle-même. [...] Si l'appropriation est la contre-partie de la découverte-ouverture, alors le rôle de la subjectivité ne doit pas être décrit en termes de projection. Je préférerais dire que le lecteur se comprend lui-même en face du texte, en face du monde de l'œuvre. Se comprendre en face de..., en face d'un monde, c'est tout le contraire de se projeter, soi, ses propres croyances et ses propres préjugés ; c'est bien plutôt laisser l'œuvre et son monde élargir l'horizon de la compréhension que je prends de moi-même.

« Se comprendre », c'est *se laisser distraire* par l'œuvre. Pourtant, l'objet médiatique qui nous intéresse, celui auquel nous souhaitons donner forme, n'apparaît pas dans ce passage. Il est ailleurs dans l'article, dans les prémisses de ce qui deviendra pour Ricœur la *Métaphore vive*<sup>3</sup>, comme énoncé impertinent

1. Le « quelque chose ».

2. Paul Ricœur, « La métaphore et le problème central de l'herméneutique », dans la *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 70, n°5, 1972, pp. 93-112.

3. En 1975.

et heuristique. Quelle serait alors pour nous la « forme » d'une *digression (vive)* ? La forme de l'oiseau qui détourne le conducteur distrait de la « route » vers le « paysage »<sup>4</sup> ? Du coquillage qui invite, depuis les bords de cette route, le pêcheur distrait et le simple « passant »<sup>5</sup> à regarder cet horizon herméneutique et à se laisser distraire par lui ?

4. Dominique Cardon, *loc. cit.*  
5. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 88. (« une observation faite en passant »).

Jean-Baptiste Carpeaux, *Pêcheur à la coquille*, 1858.



La *Note*<sup>6</sup> de Barthes sur la photographie va ici nous permettre d'effectuer le passage du texte littéraire à l'image, de la coquille (*hypolien*) dans le texte au *punctum* dans la photographie. Mais pour commencer, l'empressement de la « route », du *studium* :

Ce que j'éprouve pour ces photos relève d'un affect *moyen*, presque d'un dressage. Je ne voyais pas, en français, de mot qui exprimât simplement cette sorte d'intérêt humain ; mais en latin, ce mot, je crois, existe : c'est le *studium*, qui ne veut pas dire du moins tout de suite, « l'étude », mais l'application à une chose, le goût pour quelqu'un, une sorte d'investissement général, empessé, certes, mais sans acuité particulière.

6. Roland Barthes, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, 1980, p. 48.

Le *punctum* :

Le second élément vient casser (ou scander) le *studium*. Cette fois, ce n'est pas moi qui vais le chercher (comme j'investis de ma conscience souveraine le champ du *studium*), c'est lui qui part de la scène, comme une flèche, et vient me percer. Un mot existe en latin pour désigner cette blessure, cette piqûre, cette marque faite par un instrument pointu ; ce mot m'irait d'autant mieux qu'il renvoie aussi à l'idée de ponctuation et que les photos dont je parle sont en effet comme ponctuées, parfois même mouchetées, de ces points sensibles ; précisément, ces marques, ces blessures sont des points. Ce second élément qui vient déranger le *studium*, je l'appellerai donc le *punctum* ; car *punctum*, c'est aussi : piqûre, petit trou, petite tache, petite coupure – et aussi coup de dés. Le *punctum* d'une photo, c'est ce hasard qui, en elle, *me point* (mais aussi me meurtrit, me poigne).<sup>7</sup>

7. *Ibid.*, pp. 48-49.

La ponctuation sensible dont parle Barthes est le fait du « hasard » photographique. L'hypolien ne saurait donc être artificiellement ce *punctum* mais peut-être ce qui nous y rendrait plus sensibles, plus disposés à (le) voir... Sur Internet, ce qui nous point « part de la scène, comme une flèche »<sup>8</sup>, quand la publicité nous assaille de toutes parts. Si bien qu'on ne sent plus rien, qu'on n'*interprète* plus rien. Ce que nous souhaitons non pas poindre mais « pointer » (valoriser formellement) est donc ailleurs. Et c'est précisément cet « être ailleurs », la distraction comme mode de réception d'une œuvre ou d'un contenu numérique *autre*.

8. *Ibid.*

## Le regard de l'escargot sur le cadre

9. Daniel Arasse,  
*On n'y voit rien.*  
*Descriptions*  
[2000], Paris,  
Gallimard, 2003.

On n'interprète rien ou, comme l'a écrit Daniel Arasse en 2000, *On n'y voit rien*<sup>9</sup>. Le regard qu'il porte dans ce texte sur l'étrange escargot de l'*Annonciation* de Francesco del Cossa interroge davantage la représentation mais faisons ce dernier parallèle, cette dernière association entre notre *hypolien marginal* et « l'anomalie » (formelle) de l'escargot sur le cadre, sur le bord de l'œuvre.



Francesco  
del Cossa,  
*Announciation*,  
1470.

Sur le bord de la construction perspective, sur son seuil, l'anomalie de l'escargot vous fait signe ; elle vous appelle à une conversion du regard et vous laisse entendre : vous ne voyez rien dans ce que vous regardez. Ou, plutôt, dans ce que vous voyez, vous ne voyez pas ce que vous regardez : l'invisible venu dans la vision.<sup>10</sup>

Comme l'oiseau de Barthes pour le « texte de plaisir »<sup>11</sup>, cet escargot *regarde* ce que nous ne voyons pas. Bien qu'il participe d'un certain « art des diagonales », il ne dit pas nécessairement *quoi* regarder mais *comment* : ce tableau est une représentation « non-ressemblante, inévitablement inadéquate »<sup>12</sup> de l'irreprésentable, l'Incarnation, le Verbe fait chair. Il invite à voir un « autre chose » évocateur, à une *interprétation distrayante*, depuis le bord, la surface « limite »<sup>13</sup> du tableau. C'est un escargot « pirate » qui agit bel et bien de l'extérieur, hors du sujet. Ainsi, les *marges* dans lesquelles nous aimerions intervenir ne se limitent pas aux marges typographiques des sites internet mais s'étendent à l'équivalent informatique du *parergon*<sup>14</sup> : au navigateur, à ses possibles extensions, à la barre d'outils – jusqu'au *pointeur* comme « objet de regard » distrayant ? Le pointeur qui change d'ores et déjà de forme en fonction de ce que l'on « survole » ou *reçoit distraitement* en le faisant glisser à la surface de l'écran.

10. Daniel Arasse, *op. cit.*, p. 55.

11. Roland Barthes, *op. cit.*, p. 36.

12. Daniel Arasse, *ibid.*, p. 45.

13. *Ibid.*, p. 46. (« limite de la représentation [...] à sa limite »)

14. Cf. Jacques Derrida, *La Vérité en peinture*, Paris, Flammarion, 1978.

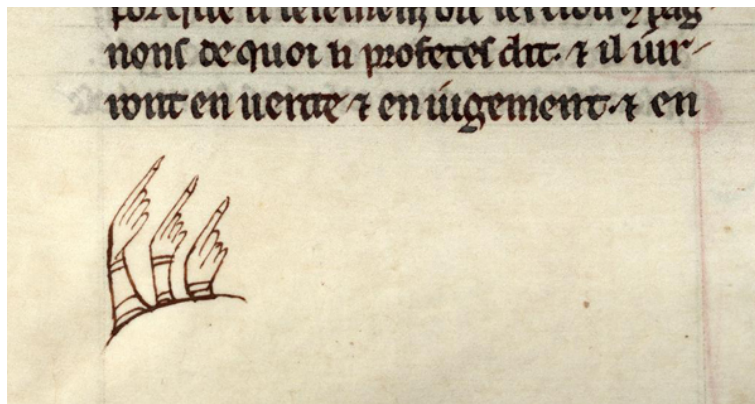


8 des 16 curseurs par défaut.

L'hypolien dont nous parlons est un « objet de *regard distrait* » qui ne dit pas quoi regarder (sinon *indirectement*) mais comment regarder : distraitement. Il valorise la distraction, l'interprétabilité du *réel* numérique, depuis la surface « limite » de l'écran. S'il est un pointeur – ce qu'il nous faut encore penser –, il emprunte ou s'associe à la manicule médiévale, à cet autre escargot marginal dont des historiens supposent qu'il servait à ridiculiser les nobles chevaliers<sup>15</sup>, aux mains de Nadja et Dora Maar, ou encore à une forme de *cursorjacking* (ou *clickjacking*), ou détournement, distraction poétique du curseur.

15. Cf. <https://justhistoryposts.wordpress.com/2017/11/13/medieval-marginalia-why-are-there-so-many-snails-in-medieval-manuscripts/>

Manicule (origine inconnue).



Francesco del Cossa, *Annonciation*, 1470. (Détail).



15

Il ne peut exister de « dernière association ».

## – CONCLUSION

### Ouverture

Si « introduire, c'est définir et délimiter », conclure, c'est ouvrir... Reprenons donc enfin ce passage de *Nadja* que nous avons redécouvert en chemin, relu distraitement et cette fois véritablement interprété. Les mots qui se succédaient à l'époque de leur première lecture, bien qu'agréable, prennent aujourd'hui (un autre) sens. Le lecteur distrait, s'il le souhaite, peut regarder ces « chaînes » comme des *liens*.

Breton s'emporte : *Nadja* et les « braves gens » du métro<sup>1</sup>.

[La liberté] est, je le veux bien, un désenchaînement perpétuel : encore pour que ce désenchaînement soit possible, constamment possible, faut-il que les chaînes ne nous écrasent pas, comme elles font de beaucoup de ceux dont vous parlez. Mais elle est aussi, et peut-être humainement bien davantage, la plus ou moins longue mais la merveilleuse suite de pas qu'il est permis à l'homme de faire désenchaîné. [...] Pour moi, je l'avoue, ces *pas* sont tout. Où vont-ils, voilà la véritable question. Ils finiront bien par dessiner une route et sur cette route, qui sait si n'apparaîtra pas le moyen de désenchaîner ou d'aider à se désenchaîner ceux qui n'ont pu suivre ? C'est seulement alors qu'il conviendra de s'attarder un peu, sans toutefois revenir en arrière.

1. André Breton,  
*Nadja*, Paris,  
Gallimard, 1964,  
pp. 78-80.

Un dernier pavé de bonnes intentions, ou autant de *fins* sur lesquelles « tenir bon »<sup>2</sup>. On peut toujours essayer de déplacer un peu le curseur...

2. Séminaire *op. cit.* (P-D. Huyghe).





– BIBLIOGRAPHIE

**Principaux textes**

- Arasse, Daniel, *On n'y voit rien. Descriptions* [2000], Paris, Gallimard, 2003.
- Barlow, John P., *Déclaration d'indépendance du Cyberspace*, traduit par Hache, 1996.
- Barthes, Roland, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard, 1980.
- Barthes, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
- Baudelaire, Charles, *Les Fleurs du Mal*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857.
- Benjamin, Walter, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* [1936], traduit par Lionel Duvoy, Paris, Éditions Allia, 2017.
- Breton, André, *Nadja*, Paris, Gallimard, 1964.
- Cardon, Dominique, *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- Carr, Nicholas, *Internet rend-il bête ? Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté* [2010], traduit par Marie France Desjeux, Paris, Éditions Robert Laffont, 2011.
- Citton, Yves, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.
- Melville, Herman, *Moby Dick* [1851], traduit par Henriette Guex-Rolle, Paris, GF Flammarion, 2012.
- Pascal, Blaise, *Pensées* [1669], Lausanne, Éditions Rencontre, 1960.
- Rancière, Jacques, *Le Spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique éditions, 2008.

## Articles

- Bey, Hakim, « TAZ. Zone autonome temporaire », 1991.
- Loubier, Patrice, « Un art à fleur de réel : considérations sur l'action furtive », *Inter* n° 81, 2002.
- Ricœur, Paul, « La métaphore et le problème central de l'herméneutique », *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 70, n°5, 1972.

## Œuvres

- Borsato, Diane, *The Embroidery Bandit*, 2000-2003.
- Burden, Chris, *TV Ad : Through the Night Softly*, 1973.
- Carpeaux, Jean-Baptiste, *Pêcheur à la coquille*, 1858.
- Cossa, Francesco (del), *Annonciation*, 1470.
- Delcourt, Léona, dite Nadja, *Un regard d'or de Nadja*, 1926.
- Forsythe, William, *Towards the Diagnostic Gaze*, 2013.
- Hockney, David, *Portrait of an artist (Pool with two figures)*, 1972.
- Maar, Dora, *Sans Titre [Main-coquillage]*, 1934.
- Mondrian, Piet, *Jetée et océan*, 1915.
- Simon, Pauline, *Sérendipité*, 2018.

– ANNEXE :

**Entretien constitué de divers échanges avec Sandro  
(développeur et formateur) entre les 18 et 24 mai 2018.**

En deux phrases, mon mémoire sur « la distraction en milieux numériques » : je soutiens que ce que l'on appelle communément les « outils de capture de l'attention » sont aussi des outils de « ravissement par la distraction » en puissance. J'interroge cette distraction par rapport à la technique, l'usage et la forme, mais ça c'est mon problème...

Je pense que je partage ton point : les outils de capture de l'attention sont des ravissement par la distraction. Surtout dans une société d'hyper-consommation et de divertissement comme la nôtre où trop souvent la consommation et/ou le divertissement représentent, à mon sens, une fuite de la réalité du quotidien.

[...] le ravissement dont je parle est plutôt plaisant en fait...

Je pense que si le ravissement n'était pas plaisant, ce ne serait pas du ravissement et il n'y aurait aucun intérêt pour les entreprises à chercher à capter notre attention. Je suis en train de finir un livre de Martin Meadows sur l'autodiscipline dans lequel il explique que nous sommes tentés par plein de choses et que parfois il y a certaines choses qui ne servent pas nos objectifs à long terme mais on va se laisser aller quand même et faire une exception, et que le responsable de ça c'est la dopamine qui est libérée et qui nous fait ressentir un bien-être immédiat. La dopamine recherche une gratification instantanée. Si tu ne cèdes pas, tu vas avoir une baisse de dopamine qui va te faire te sentir mal mais tu sers tes objectifs à long terme et tu apprends à ton cerveau la discipline et la maîtrise de soi.

Exemple : ton objectif à long terme c'est de perdre du poids, un ami te propose une barre chocolatée, tu kiffes ça, ça libère de la dopamine dans ton cerveau. Tu sais que ce n'est pas bon pour ton régime, mais après tout ce n'est qu'une barre chocolatée tu peux bien faire une exception. Tu cèdes, la dopamine augmente, tu te sens bien sur le moment mais cinq minutes plus tard tu te sens coupable d'avoir cédé. Zéro maîtrise de soi. Sans doute que la prochaine fois tu céderas aussi. Certes, le refus de la barre chocolatée va te faire te sentir mal (la dopamine baisse parce que tu n'as pas assouvi ton envie de l'instant présent) mais le bénéfice pour ton objectif à long terme est réel et une fois l'instant présent tu seras bien heureuse de ne pas avoir cédé.

L'exemple n'est pas bon pour illustrer mon propos par rapport à la distraction mais tu vois l'idée...

Encore une fois, je trouve la distraction bonne si elle est maîtrisée. Je préfère choisir quand je vais vers elle plutôt que de me la faire imposer (c'est bien le sens de ravissement). Je ne serai jamais contre la distraction, je trouve qu'elle est bonne pour la créativité et pour donner du repos au cerveau. Je pense qu'il y a un temps pour tout. Du coup j'essaie de travailler sur ça pour pouvoir être focus sur les choses qui m'importent et les faire avancer.

[...] j'ai travaillé avec des enfants à qui je n'aurais jamais eu l'idée d'infliger ça... Je crois que tu parlais d'enthousiasme - c'est le mot. [...] Le soin aussi, ou le fameux « care »... Je ne vais pas manger cette barre de chocolat, non pas parce qu'il ne le faudrait pas mais parce que c'est mieux pour moi. J'essaie de prendre soin de moi comme je le faisais plus naturellement avec « mes » enfants, mais je t'accorde que ça ne suffit pas à payer un loyer ! [...]

La distraction (comme forme d'attention particulière) est-elle quelque chose que tu prends en considération dans ton travail ? Si oui, est-elle un but recherché ou quelque chose à éviter à tout prix ? Justement : abordes-tu cette question sous un angle économique et/ou éthique, artistique (qui sait ?), technique..?

La distraction est bien quelque chose que je considère dans mon travail. C'est à la fois une amie et une ennemie. C'est une amie parce que j'ai besoin de faire des coupures de temps en temps pour m'aérer l'esprit, c'est une ennemie parce qu'elle peut m'empêcher de faire mon travail et nuire à ma productivité si elle n'est pas maîtrisée, surtout les jours où je suis moins en forme ou les jours où j'ai moins envie.

Les sujets qui touchent à la productivité m'intéressent beaucoup. Pas pour être le plus productif possible pour enrichir mon patron, plutôt pour être performant et mieux vivre mon quotidien professionnel. Produire plus en travaillant moins. C'est toute la promesse des méthodes agiles dont on parle tant dans les métiers de l'informatique d'ailleurs.

De mon côté je pratique la technique *Pomodoro*. [...] Ça me permet d'éviter la distraction quand je travaille (durant une tomate [...]) et d'utiliser la distraction pour faire vagabonder mon esprit entre chaque tomate. Ça a un double avantage : le premier c'est que j'optimise ma concentration pour être productif sans me laisser distraire par quoi que ce soit, ou qui que ce soit, le second c'est que ça me permet de mieux exploiter les capacités de mon cerveau en alternant du mode de pensée focus au mode de pensée diffus et vice versa (je suis plus créatif et je trouve plus facilement des solutions à mes problèmes). Si tu veux creuser un peu, le

second point, je l'ai appris dans la première partie *Focused versus Diffuse Thinking* de la *Week 1* du cours en ligne *Learning how to learn* sur Coursera que je te recommande vivement (c'est 100% gratuit).

[...]

C'est parce que j'avais des problèmes pour me concentrer et que mes journées étaient parfois trop longues que j'ai cherché des techniques pour mieux m'organiser et réduire mon stress. Souvent les gens font leur travail sans vraiment s'organiser et tentent d'accomplir plusieurs tâches à la fois. C'est très inefficace. Mon point c'est plutôt : pour être moins stressé et mieux vivre mon travail, je m'organise pour ne pas avoir mille choses en tête, être focus sur une seule chose à la fois pour la faire bien, sans me laisser distraire toutes les cinq minutes par un collègue ou une notification sur mon téléphone ou que sais-je d'autre. Et avec un peu de méthode, tu te rends compte que t'es même plus productif. Pas d'heures supp, plus de temps pour ma vie privée. C'est plus une recherche de bien-être au final.

Entendons-nous bien, je considère la distraction bonne si elle est maîtrisée. Cf. *pomodoro* et le mode de pensée focus versus le mode de pensée diffus.

Tu peux regarder du côté de la méthode GTD (*Getting Things Done*) aussi.

J'ai cru comprendre que tu étais toi-même autodidacte ; penses-tu avoir échappé à une formation – ou « déformation » – qui irait dans le sens d'un certain idéal de l'efficacité et de la productivité ? Je pense à une école comme 42 et notamment au mode de « sélection »

à l'entrée... Penses-tu qu'elle puisse déterminer les façons de penser, de produire et (donc) d'utiliser les objets numériques en question ?

En effet je suis moi-même autodidacte. Clairement, à l'école on ne t'apprend pas à être efficace et productif. Si déjà on t'apprenait un minimum à apprendre, ce serait une grande révolution... Tout ce que je retiens de cette vie de collégien/lycéen c'est qu'il faut étudier et faire ses devoirs. Comment ?! Apprends par cœur sinon débrouille-toi et sois créatif ! Est-ce que j'ai échappé à une formation/déformation ? Non. Même après avec 42. [...]

Avec le recul, je trouve que 42 n'est pas une formation idéale pour devenir développeur. C'est une formation faite par des (bons) bricoleurs qui apprennent à d'autres à (bien) bricoler. Est-ce qu'elle peut déterminer les façons de penser, de produire et d'utiliser les objets numériques ? Je ne pense pas. Les points communs de la majeure partie des étudiants de 42, ce sont les qualités qui font d'un bricoleur un bon bricoleur. Pour le reste, il y a une grande place pour la créativité et l'expérimentation, et c'est bien ce qui est vendu avec la formation.

Les façons de penser un objet numérique n'ont de limite que l'imagination des créateurs. Les façons de produire sont très ouvertes, il y a des bonnes méthodes et des moins bonnes méthodes, mais il n'y a pas une seule façon de faire, de résoudre un «problème». Et c'est ça qui est beau avec ce métier. Quant aux façons d'utiliser les objets numériques, clairement, le fait d'avoir une formation type développeur, ça ne te fait pas utiliser et comprendre les objets numériques de la même manière que le commun des mortels.

Le raccourci ‘travailleur en informatique’ – ‘geek’/’gamer’ est peut-être un peu caricatural mais penses-tu que la pratique du jeu vidéo, l’imaginaire qui l’accompagne et ce que l’on pourrait appeler la « vie en communautés » vous préservent de ça ? Comment sinon expliquer qu’il y ait tant de hackers parmi les développeurs ? (Est-ce vraiment le cas ?)

Grave. Être informaticien et jouer aux jeux vidéos ça n’a aucun rapport. Tout comme geek et gamer c’est vraiment pas pareil non plus. Tu peux être l’un sans l’autre, voire les deux. Le pire c’est quand les recruteurs croient être cool en utilisant un certain vocabulaire et une certaine façon de communiquer qui est hyper infantilisante et limite insultante, comme quand on se met parfois à parler à un enfant comme s’il était débile.

Par rapport à la pratique du jeu vidéo, je pense que c’est mal compris et trop diabolisé en France. Pour moi c’est un divertissement comme un autre. Certains passent des heures devant la télé à regarder des séries ou des émissions de télé-réalité, certains lisent beaucoup, certains jouent de la musique, et d’autres jouent à des jeux vidéos. Il ne faut pas aller chercher plus loin.

Commence par définir hacker. Moi je prends le risque d’affirmer que ta grand-mère est une hackeuse... Le hacker, c’est un bricoleur qui cherche à comprendre le fonctionnement de quelque chose pour détourner son utilisation. Il y a beaucoup de hackers dans les métiers de l’informatique parce qu’historiquement il y a beaucoup d’autodidactes en informatique et que la meilleure manière d’apprendre le code, c’est de pratiquer, expérimenter, échouer, réessayer autre chose, être curieux, créatif, etc. Bref, on en revient à la notion de bricoleur.



Est-ce qu'il y a plus de hackers dans l'informatique que dans d'autres domaines, je ne sais pas. Si on part de la vraie définition du hacker (celle que je t'ai donnée), je ne suis pas sûr.

Tu ne penses pas que l'imaginaire qui y est développé encourage une certaine indiscipline justement ? Ou ce que tu appelles la créativité peut-être ? D'autres diraient l'innovation... Je crois que Neil Gaiman (un auteur de SF) explique, pour le dire vite, que les américains innovent quand les asiatiques, longtemps coupés de ces divertissements, ont surtout copié...

Je ne crois pas que ce soient les jeux vidéo qui encouragent une certaine indiscipline, pour moi c'est l'humain qui est faible et comme je disais [...], on en revient à la gratification immédiate, la dopamine, etc.

Oui, l'imaginaire qui y est développé peut encourager ou développer la créativité. Ça peut être une source d'inspiration comme n'importe quelle autre.

Les américains n'ont pas le monopole de l'innovation et des bonnes idées, les asiatiques innovent aussi. On en parle peut-être moins. Les asiatiques ce n'est pas juste les chinois. Selon moi ce sont surtout les chinois font des copies de tout, de moins bonne qualité, en grande quantité et donc moins cher. Si tu regardes du côté de la Corée et du Japon, et même de la Chine, il se passe des choses.

Considères-tu que la surveillance et le contrôle exercés par les GAFAM annulent tout effort pour une distraction véritable ? Comme le regard fixe d'un prof dissuaderait plus d'un distrait de regarder par la fenêtre...

Le commun des mortels n'a même pas conscience de la surveillance et du contrôle exercés par les GAFAM. Le commun des mortels ne comprend pas les enjeux qui se cachent derrière. C'est plus un manque d'éducation dont profitent les GAFAM qu'autre chose. Le commun des mortels joue le jeu des GAFAM sans en avoir conscience. Je ne suis même pas sûr que le commun des mortels se rende compte à quel point nous avons développé des addictions aux technologies qui modifient parfois profondément nos habitudes (je vise les réseaux sociaux en l'occurrence). Ce n'est pas pour rien qu'on parle de plus en plus d'hygiène numérique et de désintoxication numérique. [...]

Je peux te conseiller aussi le livre *Surveillance* de Tristan Nitot, qui n'est autre qu'un des co-fondateurs de Mozilla et Firefox, et qui est au cœur de ces sujets depuis toujours.

[...] est-il selon toi possible et souhaitable de « hacker » les médias numériques les plus couramment utilisés ? Sinon pourquoi serait-ce définitivement peine perdue ?

Tout est possible dans le numérique. Ce qui est souhaitable, c'est que le commun des mortels soit mieux éduqué sur les outils numériques, et que les citoyens reprennent le contrôle de leurs données personnelles. La nouvelle loi européenne qui entre en vigueur dans quelques jours (RGPD ou GDPR en anglais) impose un cadre restrictif aux entreprises sur l'utilisation des données etc. Est-ce que ce sera suffisant ?! Je ne sais pas... Mais depuis le scandale sur l'utilisation des données de Facebook par une autre entreprise, même aux USA ils commencent à penser à mettre des limites...

Pour ce qui est de « hacker », je voulais dire détourner d'une application qui n'est pas la sienne... Intervenir (si possible légalement) sur les fameux mass-medias... Comment ? Je ne sais pas, une extension, un plug-in, ou autre (?)

Tout est possible. Effectivement ça pourrait passer par une extension ou un plugin pour un navigateur. De toute façon aujourd'hui tout se passe sur internet et pour aller sur internet il faut forcément un navigateur. Intervenir sur les mass-medias pour faire quoi ? Je pense qu'ils sont plus fort qu'un individu seul. Et les GAFAM ont tellement de fric et de bons ingénieurs... Si un petit rigolo invente un truc pour contrer une de leurs fonctionnalités, ils trouveront un moyen de détecter le contournement pour l'annuler. C'est ce qui se passe déjà avec les bloqueurs de publicités. Selon moi, les deux meilleurs moyens d'intervenir sur les mass-medias, c'est l'éducation ou arrêter de les consulter/utiliser.

[...] tout ça est une question d'équilibre, de dosage (je cherche ce dont j'ai manqué ; tu essaies d'échapper à un « trop » de quelque chose...), alors as-tu l'impression qu'il y ait suffisamment de « sensibilité » / « sensualité » / « « lyrisme » » (tu fais ce que tu veux de ces mots) dans le numérique ? Dans ton travail ou dans une pratique plus divertissante/distrayante...

Le premier truc qui m'est venu à l'idée, c'est : il y en aura plus quand il y aura plus de 10-15% de femmes ingénieures/développeuses dans les entreprises !

Blague à part, je trouve qu'il y en a de moins en moins parce qu'il y a trop de business. Un appli doit répondre à un besoin/ créer un besoin et surtout il faut qu'on puisse y coller un modèle

économique derrière pour faire de l'argent. On est dans une ère *user centric*, où on place de plus en plus l'utilisateur au centre du développement d'une application, mais le côté business ne disparaît pas.

Dans mon travail, il y a un peu plus de sensibilité et je pense que le numérique amène plein de nouvelles pratiques dans les entreprises qui sont plus centrées sur l'humain et son bien-être. Mais je pense que notre génération change et va changer la donne, et la génération qui suit encore plus.

